L'ÉTREINTE DANS LA NUIT

?

POLICE et MYSTÈRE

Le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

L'Étreinte dans la nuit

ROMAN POLICIER

par CHARLES GROVE

I

LE TAXI

Le jour baissait, l'express de Leeds venait d'arriver et peu à peu le grand hall de « Euston Station » se vidait. Un monsieur et une dame franchirent la porte centrale et, après avoir longé un instant le trottoir, s'arrêtèrent. Ils déposèrent à terre les valises qu'ils portaient et discutèrent à mi-voix, comme s'ils eussent hésité sur la décision à prendre.

La dame était grande, de forte corpulence et entièrement vêtue de satin noir.

Son compagnon, sans être chétif, était de taille plutôt petite, habillé avec élégance et portait sur toute sa personne l'empreinte du *business man* de la Cité, tel qu'on en coudoie dans toutes les rues de ce centre d'affaires, au cœur même de Londres, une ville dans la ville.

Un taxi passa.

Aussitôt l'homme le héla et, ouvrant la portière, plaça les valises dans l'intérieur de la voiture.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. 151.

Il s'installa à son tour, laissant la jeune femme s'occuper du chauffeur.

Elle donna une adresse dans Shaftesbury avenue, monta et claqua la portière d'un geste brusque.

L'auto démarra aussitôt, suivit la station pour ensuite déboucher dans Tottenham Court Road.

A cette heure, dans cette artère très affairée, la circulation était assez dense, les véhicules de toutes sortes s'entre-croisant, ralentissant ou stoppant au signal d'un policeman de service.

La voiture des voyageurs s'arrêta ainsi plusieurs fois et, après l'un de ces arrêts, la portière une fois encore claqua violemment, comme si elle venait d'être refermée.

Le chauffeur se retourna, mais il vit la jeune femme toujours à sa place.

En souriant, elle lui expliqua :

— Ce n'est rien, mon mari vient de descendre; continuez, je vous prie.

L'homme n'en demanda pas davantage, d'autant qu'en approchant de Tottenham Circus, l'encombrement augmentait encore et qu'il avait déjà fort à faire à surveiller la marche de sa voiture.

Le reste du trajet fut court.

On atteignait bientôt Charing Cross road pour suivre enfin Shaftesbury avenue.

A l'adresse indiquée, l'auto stoppa et la dame descendit seule, tenant les deux valises. Toujours souriante, elle tendit le prix de la course en y ajoutant un généreux pourboire et s'éloigna d'une démarche sûre et hâtive. Elle avait eu la précaution de refermer elle-même la portière, de cette façon que le chauffeur n'eut pas à quitter son volant.

Il repartit donc incontinent, satisfait de son gain, et prenait la direction de Pall Mal où il y avait une station de voitures.

L'endroit était bon à cette heure à cause de la sortie des grands clubs.

Mais, comme il traversait Piccadilly, il s'entendit héler. Sur le bord du trottoir, un jeune homme

l'attendait. Heureux de cette aubaine, il rangea sa voiture et son nouveau client s'installa après lui avoir jeté une adresse. Derechef, il démarra, se disant que la journée serait bonne si cela continuait ainsi.

A peine l'auto avait-elle parcouru une centaine de mètres, que le client, affolé, se penchait hors de la portière, en criant :

— Arrêtez! cabby, arrêtez!

Plus étonné qu'inquiet, il stoppa.

L'autre hoquetait, comme s'il eût été en proie au dégoût ou à la crainte, en tout cas profondément bouleversé.

— Il y a quelqu'un dans votre voiture! balbutia-t-il.

Cette fois, le chauffeur fut intrigué; d'un coup de volant il approcha le taxi du trottoir et sauta à terre.

Pendant ce temps, le jeune homme avait fait jouer son briquet éclairait l'intérieur du véhicule.

A cette lueur, ils distinguèrent aussitôt le dos d'un homme, sous la banquette et dépassant le rideau de drap qui la bordait. Assez peu à leur aise, ils le tirèrent de cet endroit et immédiatement constatèrent autour de son cou un lien bizarre.

La face était bleuie, le cœur ne battait plus.

Aucun doute ne pouvait subsister : le malheureux avait été assassiné.

Le cabman le reconnut :

— C'est mon dernier client! s'écria-t-il, avec un léger tremblement. Celui qui vous a précédé dans ma voiture.

L'autre aurait bien voulu l'interroger, mais il l'interrompit, déjà effrayé à l'idée que la suspicion puisse tomber sur lui :

— Nous allons le conduire à la police-station. Accompagnez-moi, monsieur, pour me servir de témoin.

Le jeune homme accepta, ce mystère dans lequel il se voyait subitement jeté l'intriguait.

De retour des Indes depuis peu, il faisait un court séjour à Londres et souffrait, à vrai dire, d'une inactivité à laquelle il n'était guère habitué.

Ils remontèrent donc en voiture et prirent la direction du plus proche bureau de police.

Aux premiers mots du chauffeur, le chef constable sursauta : un cadravre dans un taxi, malgré sa longue habitude, lui paraissait un fait sortant de l'ordinaire.

Il envoya sur-le-champ deux policemen garder le taxi pour que tout fut exactement laissé en place, que les badauds déjà rassemblés ne touchassent à rien.

Il les fit, d'ailleurs, rapidement disperser par quelques solides policemen et donna l'ordre de transporter à l'intérieur du poste le mort sur une civière.

Puis il téléphona à Scotland Yard, afin qu'on lui expédiât en toute hâte un détective, expliquant très succinctement qu'il s'agissait d'un crime.

Cette besogne achevée, il s'adressa à Jack Ogley et au chauffeur, se livrant ainsi à un premier interrogatoire.

— Veuillez, je vous prie, me décliner vos noms et adresses, leur dit-il en se tournant vers l'un de ses agents qui lui servait de scribe, et ajouta :

— Fred, vous savez la sténographie, je crois?

— Oui, sir, répondit l'autre aussitôt.

— Alors prenez la déposition de ces deux gentlemen par écrit, et surtout n'omettez rien. Un détail peut être de la plus grande utilité dans une affaire de ce genre.

S'adressant de nouveau alors aux deux personnes qui se tenaient devant lui, il poursuivit :

— Je vous écoute, gentlemen...

— Mon nom est Jack Ogley, commença le client du chauffeur. Mon adresse : Saint James' Hôtel.

— Profession?

— Sans profession, Je suis tout récemment revenu des Indes, où j'ai fait un long voyage. Je suis, au reste, que de passage à Londres, devant dans quelques jours rejoindre ma famille dans le Lincolnshire. Maintenant, si vous désirez des références, je vous donnerai celle de ma banque, Barclay & Co. C'est tout

à fait par hasard que j'ai pris le taxi de ce brave garçon, et c'est le hasard aussi qui m'a fait découvrir le cadavre, caché sous la banquette. Je n'en sais pas davantage. Pour tout ce qui a précédé, le chauffeur pourra vous renseigner, car le mort était, paraît-il, son dernire client avant moi.

— Alors, mon ami, fit le chef constable en se tournant vers le compagnon de Jack Ogley, à votre tour de nous dire ce qu'il en est... Ah! et d'abord votre nom, votre adresse...

— Patrick Burteen, déclara l'autre avec un fort accent irlandais auquel il était impossible de se méprendre, chauffeur de taxi. J'habite depuis quatre ans au 77 de Old Kent road, où on peut se renseigner sur mon compte. Il n'y a rien à redire sur moi. Je travaille pour un loueur Jarold, dont le garage est dans Clerkenwell et je me flatte de pouvoir dire que jamais, depuis que je fais le taxi, je n'ai eu la moindre contravention, et c'est rare au jour d'aujourd'hui, où pour un oui, pour un non, on vous cherche noise...

— Bon! bon, coupa le chef constable que tout ce verbiage impatientait. On ne vous en demande pas tant. Vous avez décliné vos nom, adresse et profession; arrivez au fait, maintenant.

Le chauffeur dit tout ce qu'il savait.

Quarante minutes environ s'étaient écoulées entre l'instant où il avait pris à Euston Station deux voyageurs — un homme et une femme — porteurs de deux valises, et le moment de la découverte du corps.

Aucun incident n'avait eu lieu durant le trajet, sinon le claquement soudain de la portière en cours de route.

Sans l'expliquer, la voyageuse avait mis la tête hors de la voiture, en disant que son compagnon était descendu, tandis que le taxi ralentissait un peu.

Mais Patrick était convaincu, maintenant, qu'en donnant ainsi l'explication de ce bruit, elle avait surtout voulu empêcher le chauffeur de s'étonner

qu'elle descendit seule et portât les deux valises.

— Et quel est le signalement de votre cliente?

— Elle était toute vêtue de noir, mais à vrai dire je n'ai guère eu le temps de l'examiner en détail, surtout qu'elle avait le visage masqué par une voilette.

« En tout cas elle était grande, d'assez forte corpulence; elle avait les cheveux noirs, cela j'en suis d'autant plus sûr qu'ils formaient un très étrange contraste avec ses yeux d'un bleu d'acier.

« C'est là tout ce dont je me souviens bien exactement.

— Cela suffit. Comme tous les signalements, d'ailleurs, il ne saurait être bien complet.

« Voyons, je reviens à vous, Mr Ogley.

« Voici donc que l'inconnue quitte la voiture, s'éloigne une valise de chaque mains et disparaît bientôt.

« Burteen remet son taxi en marche, guettant de l'œil un nouveau client. Vous le rencontrez, le hélez et monter dans le véhicule.

« Et après, que c'est-il passé?

Jack Ogley raconta comment il avait remarqué le cadavre en le touchant tout à fait inopinément du pied, par pur accident. Il s'était alors baissé et, relevant l'étoffe cachant le dessous de la banquette avait découvert le corps.

Le récit était d'une briéveté telle que le jeune homme craignit d'entendre le chef constable lui dire qu'il pouvait se retirer.

Celui eût été d'autant plus une déconvenue, que cette mystérieuse affaire à laquelle il s'était d'aventure trouvé mêlé, l'intriguait au plus haut point.

Aussi étant libre de son temps l'idée lui était-elle venue de se livrer pour son propre compte à une enquête qui ne pouvait manquer de l'intéresser.

Il savait néanmoins que les policiers de métier n'aiment pas les amateurs, ceux-ci entravant souvent leurs propres recherches.

Il se garda donc bien de parler de son projet au

chef constable, se bornant à lui demander l'autorisation de suivre les premières investigations auxquelles ce dernier se livrait.

Ceci lui fut aussitôt accordé, l'officier de police étant heureux de le garder auprès de lui, sans éveiller en quoi que ce soit sa suspicion.

Ce client du chauffeur Burteen, d'après sa déposition franche et nette, lui semblait un parfait honnête homme, toutefois les circonstances dans lesquelles il avait découvert le cadavre étaient tellement curieuses que sa présence était indiquée jusqu'à l'arrivée tout au moins des détectives de Scotland Yard, qui ne pouvaient tarder.

Les choses en restèrent donc là pour l'instant.

On n'osait pas plus toucher au cadavre déposé sur la civière qu'au taxi resté dans la rue, sous la garde de deux policemen.

Seul, le chauffeur grommelait et maugréait, bougonnant contre cette maudite affaire qui lui faisait perdre le gain du reste de la journée.

Ogley se sentit pris de sympathie pour ce brave garçon à la figure franche et loyale.

— Voyons, chercha-t-il à le raisonner, à quoi bon vous lamenter ainsi? Cela ne remédiera à rien.

Puis, prenant deux banknotes d'une livre chacune, dans son portefeuille, il les lui tendit, en disant :

— Prenez toujours ceci. Vous n'aurez du moins pas perdu votre recette de la journée.

Et comme l'autre, la face épanouie, le remerciait chaudement de sa générosité, il ajouta après un instant de réflexion.

— Mais, je songe à une chose... Je suis à Londres pour une huitaine de jours, davantage peut-être même...

« Que diriez-vous si je vous retenais, vous et votre voiture pendant tout ce temps?...

On juge si cette aubaine inattendue souriait à Patrick Burteen.

Ogley cependant baissa légèrement la voix et poursuivit :

— Je suis récolu à tâcher d'éclaircir ce mystère, sans l'aide de la police, et vous pouvez m'être d'autant plus précieux que vous seul avez vu l'énigmatique inconnue, vous sauriez donc la reconnaître si le hasard nous la faisait rencontrer...

— Oh! ça, vous pouvez en être bien sûr! déclara péremptoirement le chauffeur, et j'ai comme le pressentiment qu'à nous deux nous découvrirons l'assassin de ce pauvre type qui est couché là...

— Eh bien! conclut Ogley, voilà qui est entendu, à partir de maintenant je vous retiens à mon service, mon brave Patrick.

Le chef constable, pendant ce temps, téléphonait aux divers bureaux de police de la capitale, afin de leur donner le signalement de la dame en noir. Si donc elle errait par la ville ce soir-là, dans le même costume, il y aurait de nombreuses chances qu'elle fût arrêtée.

II

PREMIÈRE ENQUÊTE

Deux détectives accompagnés d'un médecin arrivèrent enfin. Après un rapide examen du cab, qui indiqua que l'assassin n'avait laissé aucune trace, on retira le cadavre pour le transporter à l'intérieur du bureau de police.

Sur lui, on ne trouva aucun papier d'identité et *a priori*, il paraissait assuré que toutes ses poches avaient été soigneusement vidées par le criminel.

Tant de précautions faisait croire à un professionnel du meurtre, on ne pouvait en effet admettre qu'une femme non habituée à ce genre d'expédition, pût montrer tant de sang-froid et de prestesse dans l'exécution.

Bien mieux, à l'auriculaire gauche de la victime, on notait un trait circulaire d'une teinte un peu plus claire que le reste du doigt. De cet indice évidemment on concluait que l'inconnu était accoutumé de porter une bague qui lui avait été soigneusement retirée.

Il ne subsistait donc pour l'identifier que les vêtements et le linge.

Mais en Angleterre, chez les grands tailleurs, on ne coud point d'étiquette à l'intérieur du veston et portant le nom de la firme. C'était donc là encore une piste qui échappait aux policiers.

Le linge n'avait non plus aucune initiale, seulement l'adresse d'une importante chemiserie fournissant des milliers de clients. Il était donc douteux que l'on pût obtenir un éclaircissement de ce côté. Le mystère s'obscurcissait à chaque minute davantage et Jack Ogley qui avait souhaité une occupation, voyait subitement sa perspicacité, mise à une rude épreuve. Mais il avait son idée et prétendait avec une légère vanité ironique venir en aide à Scotland Yard.

Le plus étonnant encore était la manière habile dont avait été opérée la strangulation.

Dans ce but le meurtrier avait employé une sorte de boyau, qui devait être une corde de violoncelle. Rien ne pouvait mieux en effet faciliter sa tâche.

Ce lien offrait le double avantage de sa solidité et de sa finesse. A un bout avait été fixé un large anneau de cuivre, dans lequel glissa au dernier moment l'extrémité libre.

Ainsi la préméditation était matériellement prouvée.

Le chauffeur commençait à s'expliquer sa propre inattention.

A une minute d'inadvertance de la part de la victime, l'autre avait passé la corde autour du cou, en tenant d'une main l'anneau de cuivre.

Une brusque traction avait suffi ensuite pour étouffer le malheureux pris à l'improviste.

Si, par hasard, il avait laissé échapper un faible cri, celui-ci avait dû immédiatement être assourdi par le tapage de la rue.

Le médecin à la palpation, crut pouvoir affirmer que l'estomac contenait beaucoup de liquide.

Ce détail permettait donc de supposer que le mort à ce moment se trouvait dans un léger état d'ébriété, avantage important dont avait su profiter la dame.

C'était là tout ce que pouvait procurer la première enquête, mais les détectives ne se cachaient point la difficulté de leur tâche.

Reconnaître dans l'immense population londonienne la dame en noir qui, probablement avait déjà changé de toilette, semblait impossible.

L'identité de la victime serait également assez ardue à établir, puisqu'on n'avait sur le mort aucun indice permettant de découvrir qui il pouvait bien être.

Il ne fallait guère compter que sur le dieu Hasard, espoir suprême de la police, dans tous les pays du monde.

Les détectives de Scotland Yard se consultèrent un instant avec le Chief constable.

Les réglements étaient formels.

En l'absence de toute indication de domicile le corps devait être transporté dans un dépôt mortuaire aux fins d'enquête du « coroner », l'officier de police judiciaire qui devait compléter les premières constatations du médecin.

Par un coup de téléphone donné à l'hôpital de Charing-Cross, tout proche, une ambulance fut requise pour le transfert du mort qu'une couverture disposée sur la civière, cachait aux regards.

Patrick Burteen demanda alors s'il pouvait remonter sur son siège de chauffeur.

Le drame qui s'était déroulé dans sa voiture était déjà assez fâcheux et lui avait fait perdre un temps bien précieux.

Les affaires n'étaient pas si brillantes. Avec la crise les clients y regardaient à prendre un taxi et on arrivait tout juste à faire sa matérielle quotidienne.

— Vous êtes fou, mon ami, lui dit le chef constable.

Patrick se rebiffa :

— Pourquoi ça?... puisque le macchabée va aller reposer au dépôt mortuaire.

Les détectives, à leur tour, haussèrent les épaules :

— Voyons, lui firent-ils, vous en êtes encore à ignorer qu'on va minutieusement examiner, jusqu'au moindre détail, tous les coins et recoins de votre bagnole?

« Un rien peut nous mettre sur la bonne piste...

— Et alors? s'exclama le chauffeur, qu'est-ce qu'elle devient dans tout ça, ma voiture?

— Eh bien! expliqua le chef constable d'un ton bourru, elle est tout simplement sous séquestre, ni plus, ni moins.

« On vous la rendra quand l'enquête à laquelle ces gentlemen de Scotland Yard, vont se livrer, sera terminée.

— Et mon loueur, qu'est-ce qu'il va dire? Parce que vous comprenez bien que l'auto ne m'appartient pas. On me la donne en location.

— Votre loueur? Vous n'aurez qu'à aller le trouver et lui dire qu'étant donné le crime commis dedans la police l'a saisie et retenue.

« Un point, c'est tout!

Patrick comprit que contre la force il n'y a pas de résistance et, faisant bon cœur contre mauvaise fortune, il voulut tout de même avoir le dernier mot.

Sur ce ton de railleuse goguenardise qui est typique de l'Irlandais, il s'informa :

— Mais moi, tout de même, puis-je m'en aller?

— Rien ne vous retient, répliqua le chef Consta-

ble sévère. Nous avons votre nom, votre adresse. Si l'on a besoin de vous, on vous appellera.

« En tout cas, tenez-vous à la disposition de la justice.

— Je suppose, demanda Jack Ogley à son tour, que ces mêmes instructions s'adressent à moi?

— N'en doutez pas, gentleman, déclara aussitôt le chef en se faisant beaucoup plus poli.

« Nous aurons certainement besoin de votre témoignage, comme de celui du chauffeur. N'avez-vous pas été le premier à découvrir le crime, et n'est-ce pas dans la voiture de Patrick Burteen qu'il a été perpétré?

Plus aisément que l'Irlandais, Ogley se convainquit tout de suite que le chef constable était dans le vrai.

Se tournant alors vers Patrick, il lui dit :

— Venez, mon ami, puisque notre présence n'est plus utile ici.

Et les deux hommes quittèrent la « police-station ».

Les détectives, depuis peu les avaient précédés se retirant pour aller conférer avec leurs chefs à Scotland Yard.

Ils passèrent toutefois par Shaftesbury avenue, dans l'espoir de recueillir quelques renseignements.

Peine perdue.

Dans le va-et-vient des passants, personne ne semblait avoir remarqué la dame en noir, dont la sombre toilette évidemment n'avait point éveillé l'attention.

D'autre part, le chauffeur du taxi avait bien spécifié que sa voyageuse semblait porter très allégrement les deux valises dont elle était chargée, ce qui lui avait permis, davantage encore de passer inaperçue.

Une fois dans la rue Jack Ogley avait entraîné son compagnon vers un bar voisin, en disant :

— Je crois qu'après toutes ces émotions, un cordial est tout indiqué pour nous remettre.

« Qu'en pensez-vous?

— M'est avis, répondit l'Irlandais dont la figure s'éclaira d'un bon rire, que vous avez raison, gentleman.

Et tout en dégustant les deux verres de brandy qu'on venait de leur verser au comptoir, Jack Ogley renouvela à son compagnon la proposition qu'il lui avait faite de le prendre comme chauffeur habituel, durant son séjour à Londres.

— C'est très joli, répliqua l'Irlandais, et je vous en remercie, gentleman. Mais je suis sans bagnole maintenant, puisque les « tecs » ont mis le grapin sur la mienne.

— Qu'à cela ne tienne. Votre loueur, quand vous lui expliquerez la chose, comprendra bien qu'il n'y a pas de votre faute.

« D'ailleurs, si vous avez besoin que j'intervienne, je suis tout prêt à le faire.

« Il vous confiera une autre voiture, quand il saura surtout que vous avez trouvé un client assuré à la journée...

Cet argument de son interlocuteur parut tellement irréfutable à Patrick que ce fut comme un trait de lumière pour lui :

—Mais vous avez raison, s'exclama-t-il, et si vous voulez patienter ici, je vais tout de suite courir chez lui... Son garage est à Clerkenwell, j'y serai en un rien de temps et je viens vous reprendre avec une nouvelle voiture...

— Un instant, se récria Jack Ogley en le retenant par le bras au moment où l'autre s'apprêtait déjà à partir, rien ne presse encore pour cela.

« Actuellement j'ai besoin de vous pour autre chose.

— Tout à vos ordres, fit aussitôt l'Irlandais qui, néanmoins, ne put dissimuler sa surprise.

— Vous connaissez le Moonlight?

— Qui est-ce qui ne connaît pas le grand quotidien du soir? répliqua le chauffeur en riant. C'est dans le Strand, là où tous les journaux ont leurs bureaux et leurs imprimeries...

« J'ai assez conduit de mes clients dans ce coin là pour le connaître à fond.

— Parfait. Eh bien! mon ami, vous allez m'accompagner au *Moonlight*.

Ils étaient sortis ensemble du bar. Jack Ogley héla un taxi, en donnant l'adresse du journal et les deux hommes prirent place dans la voiture qui se dirigea vers le Strand.

Malgré que le trajet fut court Ogley expliqua à son compagnon qu'il avait une idée, peut-être pas exatement géniale, mais dont il espérait néanmoins un certain succès.

A peine la voiture eut-elle stoppé, que le jeune homme, entraînant Patrick à sa suite, s'engageait dans le hall d'entrée du *Moonlight*.

Au garçon de service qui s'avança vers lui, il demanda :

— Je désirerais voir le secrétaire de rédaction.

L'autre parut hésiter.

— C'est que Mr. Brixton, fit-il, est très occupé en ce moment.

— Il est de toute urgence que je m'entretienne avec lui, pour un reportage sensationnel.

« Allez, mon ami, et soyez assuré, qu'au lieu de vous rabrouer, Mr. Brixton ne pourra que vous féliciter de l'empressement que vous avez mis à le prévenir.

« Au surplus, voici pour vous, mon brave.

Et Ogley lui glissa quelques shillings dans la main.

C'était là plus qu'il n'en fallait pour activer le zèle du garçon.

Il revint bientôt en annonçant que le secrétaire de la rédaction les attendait, et les introduisit auprès de lui dans un petit bureau où tous trois se trouvaient seuls.

— Master Brixton, je présume? interrogea Ogley en allant vers un petit homme d'allure accueillante, mais qui semblait très pressé de savoir ce dont il s'agissait.

Aussi, sans attendre sa réponse, le jeune homme

se présenta-t-il, nommant également Patrick Burteen, présentation qui, du reste, laissait le secrétaire de rédaction assez indifférent.

Il ne les connaissait ni l'un ni l'autre.

— Vous avez, paraît-il, un reportage sensationnel. Si vous voulez bien me dire ce qu'il en est, car je n'ai que quelques instants à vous donner.

« Je dois vous dire pourtant, qu'au journal, nous sommes fort bien informés. Peut-être connaissons-nous déjà la nouvelle que vous nous apportez.

— J'en doute, car tout remonte à deux heures tout au plus et j'ai lieu de supposer que ce crime commis dans un taxi à un demi-mille d'ici tout au plus...

M. Brixton, malgré tout son flegme, sursauta :

— Un crime?... dans un taxi?...

— Mais oui, poursuivit Jack Ogley en mettant son compagnon bien en évidence, un taxi dont voici le chauffeur... Et c'est moi que Patrick Burteen venait de charger, qui ai découvert le cadavre dans sa voiture...

« Vous voyez bien, mon cher Mr. Brixton, que vous n'êtes pas informé de tout au *Moonlight*...

Mais déjà celui-ci avait sorti un bloc-notes d'une poche et son stylo d'une autre, prêt à écrire.

— Vous savez, fit-il comme pour s'excuser, un secrétaire de rédaction est le plus malheureux homme du monde.

« Il faut recveoir qui se présente, savoir tout entendre et souvent perdre un temps précieux à prêter l'oreille à des nouvelles sans aucun intérêt...

« Ce n'est pas le cas avec vous et, au nom de mon directeur autant qu'au mien, je vous remercie d'avoir songé en premier lieu à notre journal...

« Et maintenant, si vous voulez bien me conter cette curieuse affaire, je vais prendre quelques notes sur lesquelles un de nos rédacteurs va tout de suite faire un papier.

Il restait encore la question du prix de la nouvelle à débattre.

Mr. Brixton voulut l'aborder, mais Ogley se défendit de rien vouloir accepter.

— Vous réglerez cela à ce brave chauffeur qui, dans toute cette histoire, a perdu son temps et, par suite, de l'argent.

« Je me réserve pour moi une petite indemnisation morale que vous m'accorderez, je l'espère.

« Si quelqu'un venait vous apporter au sujet de ce crime mystérieux un détail, fût-il même insignifiant, je désirerais en être averti le premier.

« En revanche, je vous promets que vous aurez au *Moonlight* la primeur de tout ce que je pourrais apprendre au cours de l'enquête personnelle à laquelle je vais me livrer.

Ces conditions étant acceptées de part et d'autre, Jack Ogley conta tout ce qu'il savait, et qui fut corroboré par Patrick Burteen dans ses moindres détails.

— Là... voilà qui est fait, déclara Brixton en griffonnant quelques lignes encore sur son bloc-notes, et il me reste à vous remercier, monsieur Ogley, ainsi que ce brave Burteen.

Il s'était levé et reconduisit ses deux visiteurs jusqu'au hall d'entrée.

Ici, au moment de s'éloigner, Ogley se ravisa et dit encore au secrétaire de rédaction :

— Ce soir, je dînerai au restaurant Gatti, dans le Strand. Si vous aviez besoin de me voir, j'y serai jusque vers neuf heures.

Et sur ces derniers mots Ogley, Burteen et Brixton se séparèrent, le journaliste filant en vitesse pour rédiger le papier sensationnel.

Il y eut un grand branle-bas, comme bien on pense, à la rédaction.

En toute hâte, on tira une édition spéciale relatant la découverte du crime.

Cependant, afin de ne pas effaroucher l'assassin, on terminait l'article en affirmant que Scotland Yard se perdait en conjectures, n'ayant pu découvrir aucun indice intéressant. Une récompense était offerte

à la personne fournissant le moindre renseignement.

Trois quarts d'heure plus tard, en plein après-midi, une multitude de camelots se lançaient à travers Londres et ses faubourgs, annonçant à tue-tête le drame récent.

A la nuit, toute la population se trouvait donc avertie.

III

UNE PISTE

En sortant des bureaux du *Moonlight*, Jack Ogley se montrait heureux de sa démarche et satisfait de ses débuts comme détective amateur.

Patrick eut une mine joviale pour s'exclamer :

— Vous parlez, patron, d'un riche tour qu'on a joué là aux « tecs » de Scotland Yard!

« Ils vont en faire une tête quand ils communiqueront la nouvelle à la presse, de voir qu'on les a devancés!

Ogley, qui jusque-là n'avait pas songé à ce détail, ne put s'empêcher de joindre son rire au sien.

— Il est de fait, déclara-t-il, qu'ils seront plutôt surpris en entendant crier dans les rues, tout à l'heure, l'édition spéciale du *Moonlight*!...

Puis, changeant brusquement de sujet, il poursuivit :

— Mais ce n'est pas tout cela, Patrick, maintenant que nous en avons fini avec le journal, il s'agit de mettre votre loueur au courant de ce qui vous est arrivé.

« Voyons, ce Jarold, où dites-vous déjà qu'est son garage?

— A Clerkenwell.

— Allons-y, sans doute ma présence vous sera-t-elle utile, d'autant qu'il me faudra absolument une voiture dès demain, et me sachant votre client assuré, il ne vous la refusera certainement pas.

Rien ne pressait Ogley, et les deux hommes se mirent en route, en musant quelque peu.

Parvenus chez le loueur, celui-ci fit d'abord assez grise mine à son chauffeur.

Mais les explications que lui donnait le client de ce dernier finirent par avoir raison de sa mauvaise humeur.

Les constatations à faire sur la voiture, mise sous séquestre par la police, ne pouvaient durer une éternité.

Dans quelques jours on la lui rendrait et il en serait quitte pour autant de temps de location perdu.

C'était un fâcheux contretemps, mais il n'y avait pas à en faire une maladie.

Heureusement encore que la voiture n'était pas détériorée, comme c'eût été le cas si, au lieu d'être étranglée, la victime avait été tuée d'un coup de revolver ou d'un coup de couteau.

Il n'y avait pas eu de sang répandu sur les coussins, c'était vraiment une chance.

Tout se trouva donc assez aisément arrangé avec le loueur Jarold, qui promit à Ogley de lui retenir pour le lendemain et jours suivants une auto qu'il confierait à Burteen.

Toujours accompagné de ce dernier, Ogley, qui s'attachait décidément l'Irlandais, fit quelques courses urgentes, après avoir quitté Jarold.

Il était de plus en plus convaincu que le chauffeur l'aiderait considérablement dans son enquête, mais Patrick, en bon vivant qu'il était, l'amusait de ses réparties.

La nuit était venue et, avec elle, l'heure de prendre le repas du soir, Ogley s'exclama :

— Je vous emmène dîner chez Gatti, mon brave. Vous savez que Brixton, du *Moonlight,* est prévenu

que j'y resterais jusqu'à près de neuf heures, au cas où il aurait besoin de moi.

Burteen se sentait très flatté de l'honneur qu'il lui faisait, mais confus aussi de s'asseoir à la table de ce client si peu fier, malgré toute la distance qui les séparait.

Le restaurant Gatti est universellement connu, aussi bien des Londoniens que des Anglais venus de la province et des étrangers de passage à Londres.

Il comprend une salle unique qui forme un vaste hall, où se dressent les petites tables des dîneurs.

Il était d'assez bonne heure encore, quand les deux hommes y pénétrèrent et Ogley fit choix d'une table à proximité de la porte du restaurant, donnant sur le Strand.

Tandis qu'ils dînaient, le *Moonlight* fut crié dans la rue.

Aussitôt tous les consommateurs en firent acheter chacun un numéro et, autour deux, on ne parla bientôt plus que de l'assassinat.

Eux, ils souriaent et écoutaient, se gardant bien de laisser deviner qu'ils étaient intéressés en la matière.

Puis ils finirent de souper paisiblement en attendant les événements.

En face du café et des liqueurs, ils devisaient gaiment en fumant un havane, quand le garçon de bureau du journal se précipita dans l'établissement. Très vite, il reconnut Ogley qu'il avait introduit auprès de son chef et vint lui parler à l'oreille.

— On vous demande de suite à la rédaction, il y a du nouveau, souffla-t-il d'un air mystérieux.

Immédiatement, Jack fut debout, entraînant Patrick.

En quelques minutes, il furent au journal.

Brixton les attendait.

Dès qu'il aperçut Ogley, il s'avança rapidement, le prit par le bras et l'entraîna à l'intérieur du bureau, refermant la porte derrière eux.

Une dame d'un certain âge se trouvait déjà là.

Brixton la présenta :

— Mistress Cawley, propriétaire d'un boarding-house proche de Shaftsbury avenue.

Aussitôt Jack comprit et anxieux, impatient, demanda :

— Nous apportez-vous du nouveau, madame?

La visiteuse acquiesça d'un signe de tête.

— Je le crois, en effet. Une femme habillée de noir et portant deux valises de cuir jaune est venue à ma pension à peu près à l'heure indiquée dans le journal.

« Son mari logeait chez moi depuis quatre jours, sous le nom de Gibson. Ils sont restés un assez long temps dans la chambre de celui-ci, puis sont partis ensemble.

Ogley ouvrit la porte et appela le chauffeur. Ensuite, il pria la dame de donner un signalement exact de la voyageuse :

— Elle m'a peu parlé, d'une voix assez masculine, et je n'ai guère eu le temps de l'étudier. Comme je vous l'ai dit, le costume était de satin noir, par-dessus un long manteau sans manches également de satin, une toque de velours avec deux pompons argentés et de fortes chaussures à talons plats. Ses yeux étaient bleus, et sa chevelure foncée.

Les trois hommes sourirent, il fallait évidemment être une femme pour en quelques minutes noter tous ces détails. Patrick n'en avait pas tant vu, cependant il reconnaissait la coiffure et la toilette. Enfin, la couleur des yeux qui l'avait frappé éloignèrent tous ses doutes.

— Mon cher Brixton, envoyez quelqu'un prévenir Scotland Yard de la visite de madame. Pendant ce temps, nous aurons le temps d'aller inspecter un peu la chambre de ce couple.

Tous descendirent et s'installèrent dans le taxi qui avait amené la visiteuse. Quelques minutes plus tard, ils furent au terme de leur voyage. De suite, ils comprirent pourquoi l'inconnue s'était engouffrée dans la rue transversale. Sans doute avait-elle atten-

du un instant au coin pour donner le change et ensuite, après le départ du chauffeur, elle n'avait plus eu que quelques pas à faire pour atteindre le « boarding-house ».

Ainsi, pas de perte de temps et la police lancée sur une fausse piste.

Mistress Cawley les introduisit chez elle et en hâte les mena à la chambre.

Ogley naturellement prenait la direction de l'enquête. Il fouilla les meubles rapidement, sans découvrir ni linge, ni vêtement, ni papier.

A terre, dans un coin, il y avait trois valises. Il les ouvrit aisément et constata qu'elles ne contenaient toutes les trois que des habits d'homme, mais rien appartenant à une femme.

Les poches furent retournées, tous les recoins minutieusement scrutés, mais nulle trace de papier ou de documents.

Ogley hocha la tête :

— Le mieux serait de tout laisser en état maintenant et d'attendre au salon la venue de la police. Sinon, on pourrait bien nous inculper de complicité.

Brixton, à cette supposition, éclata de rire :

— Je suis assez connu et je puis témoigner que vous n'avez rien enlevé.

Jack acquiesça :

— C'est juste, mais n'importe, ne leur enlevons point la satisfaction de se croire les premiers.

Encore une fois on rit et tous se réunirent au salon où, afin de les aider à la patience, on leur servit une tasse de thé. Mais Scotland Yard, rapidement prévenue, avait envoyé sur le champ les deux détectives chargés de l'affaire. Ils ne tardèrent donc point et se mirent incontinent à l'ouvrage.

Tandis qu'ils fouillaient partout, Brixton et Ogley souriaient, amusés par leur mécontentement grandissant. Nayant rien de mieux à faire, ils se résignèrent à attendre le retour du couple, retour que pourtant ils n'escomptaient guère. Et, en effet, la nuit entière se passa sans que personne apparût.

Brixton, Ogley et le chauffeur les laissèrent à leur veille. Le secrétaire regagna le journal et Jack l'accompagna dans l'espoir de trouver du nouveau.

Il n'en fut rien et il conclut sagement que son enquête était terminée pour ce jour-là.

Patrick le reconduisit au Saint James hôtel et promit de revenir le chercher le lendemain à la première heure.

Une fois seul, Jack essaya de réfléchir froidement à la multiplicité des événements de cette soirée.

Enfoui dans un fauteuil, un havane aux lèvres, il se remémora tous les détails de l'enquête.

Il établit ainsi plusieurs points irréfutables :

1° L'attentat avait été prémédité; diverses raisons confirmaient cette supposition. D'abord, l'instrument du crime, et ensuite la présence du mari de la dame en noir dans un boarding-house où il était totalement inconnu;

2° La victime, comme l'assassin, semblaient être des Londoniens, et non point des provinciaux venus en vacances dans la capitale. Or, l'un et l'autre étaient de retour de voyage, puisquils avaient des valises et sortaient de Euston Station;

3° De ceci, il concluait que le vol ne pouvait être le mobile du crime. En Angleterre, en effet, personne ne transporte de fortes sommes sur soi, les carnets de chèques n'ayant pas été inventés pour rester inutilisés. Si donc la victime revenait de province, elle n'avait sur elle que le strict nécessaire. La dame en noir, d'après les renseignements obtenus, ne paraissait pas dans une situation à assassiner un homme pour quelques cents francs.

Satisfait de ces raisonnements, Jack jeta son cigare et se leva en se frottant les mains joyeusement.

— Si je connaissais seulement l'identité du malheureux, je serais vite sur la bonne piste! s'écria-t-il.

Puis il se tut, l'esprit traversé brusquement par une idée.

IV

LES RECHERCHES CONTINUENT

Le lendemain, à la commission d'enquête du coroner, le jury, après avoir entendu tous les témoins, rendit un verdict affirmatif.

L'assassinat était indéniable et X.., inconnu, fut mis en accusation. Par malheur, cet inconnu continuait à l'être et rien ne semblait venir au secours de la police.

Tous les journaux parlaient du crime et, selon la coutume, tonnaient avec ensemble contre Scotland Yard, incapable de prévenir les assassinats et surtout d'arrêter sur le champ les coupables. Mais Scotland Yard avait l'habitude de ces récriminations et continuait placidement sa besogne souterraine.

Londres entier était fouillé, des détectives erraient par toutes les rues, avec dans leur poche le signalement complet de la dame en noir et surtout de son compagnon avec lequel, sans prévenir, elle avait disparu du boarding-house. Par l'homme, on espérait découvrir la femme. Il y avait en cela une certaine apparence de logique, ce Gibson ayant fréquenté durant quatre jours tous les pensionnaires de mistress Cawley, on avait pu obtenir de lui un signalement très précis.

Jack Ogley aussi cherchait de son côté, il se livrait à une enquête bizarre qui étonnait fort le brave Patrick, devenu son collaborateur assidu. En effet, lorsque le chauffeur arriva le matin, il se fit conduire aux bureaux du *Moonlight* et se mit à feuilleter les derniers numéros avec une vive fébrilité. De temps à autre, Burteen l'interrogeait, mais toujours il répondait par un sourire et ces mots énigmatiques :

— Vous verrez... vous verrez.

Et le brave chauffeur se taisait, persuadé qu'il n'en tirerait rien d'autre.

Enfin, Jack s'arrêta à une feuille, lut longuement un entrefilet, prit quelques notes sur un calepin et annonça triomphalement :

— Nous partons pour Sheffield.

Patrick cru avoir mal entendu.

— Pour?..

— Sheffield... parfaitement, et comme je n'ai pas le temps d'attendre le train nous userons de votre voiture.

Il n'y avait pas à tergiverser, le chauffeur acquiesça avec un geste désolé. Et sans plus de préparatifs les deux hommes se mirent en route.

Le voyage ne consista pas en une simple promenade, aussi durant tout le temps Ogley manifesta une nervosité incoercible. A midi, ils déjeunèrent dans une auberge rencontrée sur la route et Patrick n'eut pas le loisir de fumer son havane en faisant la digestion.

Il fallu remonter en voiture et repartir à vive allure.

Enfin, vers deux heures de l'après-midi, ils atteignirent Sheffield après avoir roulé comme des démons sur la route poudreuse. Mais là ne s'achevaient point les déboires du chauffeur. Il aurait bien voulu savoir où l'on courait ainsi et Jack se montrait de plus en plus muet.

Cependant, ils s'arrêtèrent à un grand hôtel et Ogley réclama une chambre. Puis, dans le hall, il se fit servir un verre de porto et tout en fumant un cigare interrogea le garçon.

— Harry Murey, le grand industriel, marie sa fille prochainement? demanda-t-il.

L'autre eut un geste évasif :

— On dit au mois de décembre et nous sommes en octobre. Il fait assez de bruit autour de cette affaire Le bonhomme s'entend à la réclame.

— Et où demeure-t-il au juste?

— Oh! à l'extrémité de la ville, son château est assez visible. Si vous voulez vous y rendre, vous le trouverez sans peine.

Jack réclama plus de précisions et, enfin satisfait, rejoignit Patrick qui l'attendait paisiblement.

A son tour, il lui donna les indications nécessaires et l'auto derechef démarra vers une nouvelle destination.

Cette fois, en une demi-heure, ils furent arrivés et la voiture entra lentement dans le parc immense qui environnait le château de l'industriel.

Au bas du perron, un suisse vint s'enquérir de ce qu'ils désiraient. Jack donna sa carte en ajoutant qu'il souhaitait parler à Harry Murey, au sujet d'affaires de la plus extrême urgence.

On l'introduisit dans un grand salon et, quelques minutes plus tard, le maître de céans le rejoignait. C'était un gros homme sanguin, d'une gaîté joviale, avec lequel il serait aisé de s'entendre.

Après des présentations rapides, Ogley entra dans le vif du sujet :

— J'ai lu, monsieur, dans un journal, que mademoiselle votre fille se mariait prochainement.

L'autre se gonfla d'importance :

— Avec le baronet Sir Fonthenby, oui, monsieur.

— Il paraît que les bijoux que contiendront la corbeille sont magnifiques.

— Hum! oui... splendides... il y en a pour vingt-huit mille livres, monsieur

— N'avez-vous pas reçu hier la visite d'un joaillier venu de Londres vous offrir un choix de ses collections?

— Cet imbécile de... Lindley Shadwell?... oui... mais avant-hier... pas hier.

— Ses échantillons étaient-ils importants?

— Peuh... quarante mille livres environ... mais je ne sais pourquoi il m'a apporté cela... Je ne lui avais rien demandé... il a prétendu avoir reçu une lettre de moi, l'invitant à se présenter ici...

— Et vous ne lui avez rien acheté?

— Ma foi non... c'est fait... Du reste, dans l'entrefilet que vous avez lu, on précisait justement que j'avais acheté tous les bijoux de ma fille...

Il se frappa joyeusement dans les mains :

— Une splendide réclame, hein?

Jack évita de répondre et poursuivit son interrogatoire :

— Ce Lindley Shadwell est un homme de petite taille, vêtu d'un complet de drap gris, il portait à l'annulaire gauche une bague, probablement un brillant?...

— Oui, tout cela est juste, mais pourquoi me posez-vous ces questions?

— Parce que Lindley est mort, il a été assassiné hier dans un taxi vers cinq heures.

L'industriel sursauta :

— Assassiné!... le pauvre « fellow », si j'avais su lui sauver la vie, j'aurais acheté sa collection tout entière. Et on tient l'assassin?

— Non, mais, mêlé à cette affaire par hasard, je me suis mis en tête de le découvrir, quoique je n'aie aucun rapport avec la police.

Et en quelques mots, il expliqua le drame à son interlocuteur.

— Mais comment avez-vous pu supposer que le mariage de ma fille pouvait avoir trait d'une façon quelconque à ce crime?

— Mon Dieu, j'avais d'abord pensé que le vol n'était point le mobile du crime. Puis, je me suis dit que si on ne transporte une fortune sur soi, lorsqu'on vient de province, on peut parfaitement posséder dans ses valises des objets de valeur.

« Or, dans ce dernier cas, il n'y a guère que des bijoux.

« Ce qui m'a confirmé l'exactitude de cette supposition, c'est la précaution que l'homme avait eu de monter dans le cab le premier en prenant grand soin de son bagage.

En réfléchissant à tout cela, je me suis rappelé soudain que plusieurs jours auparavant j'avais lu

dans un quotidien qu'un industriel de Sheffield mariait sa fille et qu'il avait fait de grosses dépenses pour la corbeille de la jeune épousée. J'ai établi de suite une corrélation entre les deux faits et je suis venu à tout hasard.

— Oui, mais cela ne vous met pas sur la piste de l'assassin.

— Non, mais c'est un grand pas déjà vers la réussite. Songez que la police de Londres ne parvenait à identifier le cadavre. Avant qu'elle ait réussi, il se serait écoulé plusieurs jours, laissant nos voleurs gagner tranquillement le continent. Dès lors, ils étaient sauvés.

— Et maintenant qu'allez-vous entreprendre?

— Ma foi, continuer si vous voulez bien m'aider.

— Certes, de tout mon pouvoir...

— Ce Lindley a prétendu que sa venue ici était causée par une lettre de vous. C'est fort probable, un bijoutier qui traîne un million de pierres précieuses dans une valise n'est pas un placier en boîtes d'allumettes, il n'use point de subterfuges aussi enfantins.

« Il nous faut donc admettre qu'il a exactement reçu une lettre signée de votre nom, mais naturellement que vous n'avez jamais écrite. C'est aussi très probablement l'entrefilet que j'ai lu moi-même qui a mis l'assassin sur la voie de ce coup d'audace et Shadwell, ne connaissant pas votre écriture, est aisément tombé dans le piège.

« Mais cette lettre n'a pas disparu, selon mon opinion, elle n'a pas été enlevée par le meurtrier puisque Shadwell ne l'avait pas en venant vous voir. Elle doit donc se trouver dans les bureaux du bijoutier. Si nous mettons la main sur elle, sans doute nous donnera-t-elle quelques indications.

— C'est assez aléatoire, si vous n'avez que cela pour arrêter le coupable, il peut courir longtemps encore.

— Evidemment, mais je cherche toutes les pistes possibles. Pourriez-vous maintenant m'indiquer dans

quel hôtel ce Lindley était descendu à Sheffield?

— Il ne m'en a rien dit, mais c'est aisé à savoir, je ferai insérer un avertissement dans un journal de ce soir, en promettant une récompense et nous aurons certainement la réponse demain matin.

Jack se leva, satisfait de cet entretien et surtout de la bonne volonté du millionnaire.

Il remercia donc son hôte et se retira en fixant un rendez-vous pour le jour suivant.

Dehors, il rejoignit Patrick de plus en plus intrigué. Cette fois, il se décida à le mettre au courant de ses découvertes.

Il le fit cependant avec des réticences malicieuses qui exaspéraient le brave chauffeur, peu enclin à la patience, comme tout bon Irlandais.

— Je connais l'identité de la victime, annonça-t-il, tandis qu'ils roulaient sur la route les ramenant à la ville.

— Et c'est?

— Ah! voilà... vous avez entendu parler d'un bijoutier ou d'un commissionnaire en bijoux nommé Lindley Shadwell?

Depuis trente ans, Patrick circulait dans les rues de Londres, il y avait donc peu de grandes firmes qu'il ignorât.

— Shadwell et Nessbitt! s'exclama-t-il, les deux grands joailliers de Bond Street!

— Ce doit être cela, je pense, mais alors, je suis étonné que l'associé de la victime ne se soit inquiété de son retard ou tout au moins de l'absence de nouvelles!

— Il y a peut-être une raison à cela que nous ignorons. Maintenant, qu'allons-nous faire?

« Cette chasse à l'homme commence à me passionner.

— Attendre jusqu'à demain matin. Nous saurons alors dans quel hôtel était descendu ce Lindley et nous pourrons ainsi suivre une piste.

— Et la dame en noir?

— Je vais réfléchir à cela également, mais je ne

vois pas comment je pourrais retrouver ses traces dans cette grande ville populeuse.

Ils se turent, chacun s'enfonçant dans ses pensées, intrigués de plus en plus par ce mystère et l'habileté des assassins.

Ils en arrivaient à conclure que si le meurtre n'avait été perpétré en chemin de fer, ce qui aurait été plus aisé, cela tenait évidemment à ce que les deux voyageurs n'avaient été suffisamment seuls.

Dans ces conditions, ils s'étonnaient que personne ne se fût présenté, soit au *Moonlight*, soit à Scotland Yard, pour donner quelques renseignements sur la dame en noir.

Avant de rentrer à l'hôtel, ils passèrent à la poste, où Jack envoya un télégramme à Brixton.

Sans entrer dans les détails, il lui disait simplement que son enquête avançait et le priait de rendre visite à Nessbitt, le bijoutier de Bond Street, pour lui demander des nouvelles de son associé.

V

UN PEU DE LUMIÈRE

Pendant ce temps, à Londres, la police continuait à piétiner. Nulle trace de la dame en noir qui semblait s'être évanouie comme par enchantement. Son complice également restait invisible et la mauvaise humeur de l'opinion publique grandissait toujours!

Personne n'était venu identifier le cadavre et, à ce propos, le mystère restait entier.

Pourtant, il semblait inadmissible que le mort n'eût pas un parent ou un ami à qui une absence prolongée ne serait une cause d'étonnement.

Aussi à Scotland Yard avait-on bon espoir.

Mais vers quatre heures, Brixton reçut à la rédaction du *Moonlight* le télégramme de Jack.

Malgré que le jeune homme ne lui dit rien, il devina aussitôt toute la chaîne mystérieuse de l'intrigue. Tenant à conserver le secret, afin que son journal en eût la primeur, il se tut prudemment et, quittant son bureau, sauta dans un taxi pour se rendre chez le bijoutier Nessbitt.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait dans le magasin et demandait à parler à l'un des deux associés. Aussitôt introduit, il se nomma et à brûle-pourpoint questionna :

— Mister Shadwell est-il rentré de Sheffield?

L'autre légèrement interloqué, répondit :

— Non; pas encore... pourquoi donc?

— Avez-vous de ses nouvelles?

— Mon Dieu, oui... un télégramme hier soir, vers six heures.

Brixton fit ah! embarrasé par cette affirmation catégorique. Une dépêche mise à Sheffield vers cinq heures devait, en effet, arriver à Londres vers six.

Or, vraisemblablement le meurtre était déjà accompli à ce moment. Toutefois, il insista :

— Pourriez-vous me montrer ce télégramme?

— Très volontiers...

Nessbitt fouilla un instant dans ses papiers, puis tendit une feuille au journaliste. Celui-ci lut :

« Tout va bien, affaires excellentes, serai de retour dans deux ou trois jours. — Signé : Lindley. »

Une minute il resta songeur, ces deux lignes dans leur simplicité détruisaient toutes ses suppositions. Pourtant il questionna :

— Puis-je savoir pourquoi M. Shadwell s'est rendu à Sheffield?

— Mon Dieu, oui... nous avons reçu une lettre de Harry Murey, l'industriel millionnaire, nous priant d'aller lui présenter notre collection. Mon associé s'est chargé de cette affaire, voilà tout.

— Cela ne vous a pas paru suspect?

— Nullement, Murcy marie sa fille prochainement, il fait paraît-il, des folies pour cette cérémonie...

— Oui, je me rappelle un entrefilet dans les journaux.

Brixton se tut un instant, tout ceci lui semblait très embrouillé. Cependant il avait la conviction d'être sur une piste sérieuse, malgré l'obscurité voulue du télégramme de Jack.

Tout d'abord, il avait cru que la victime était ce Shadwell, mais la dépêche reçue par l'associé devait lui prouver le contraire.

En effet, le train de Leeds avait déjà passé à Sheffield vers quatre heures, donc l'assassin et sa victime étaient déjà partis lorsque le message avait été envoyé. Toutefois, il demanda encore :

— Mister Shadwell est plutôt de petite taille, n'est-ce pas?

— Oui, mais pourquoi toutes ces questions, cher monsieur? Vous avez un air de mystère qui me trouble.

— Permettez que je continue, je ne voudrais pas vous effrayer sans causes, si par hasard mes suppositions n'étaient pas fondées. Votre associé portait-il une bague à l'annulaire gauche?

— Oui, un très beau diamant.

— Etait-il vêtu pour son voyage d'un costume gris?

— Je le suppose, car je sais qu'il en avait emporté un.

— Avait-il plusieurs valises?

— Non, une, contenant juste le nécessaire en outre du coffret dans lequel était enfermée notre collection.

— Quelle valeur attribuez-vous à cette collection?

— Environ quarante mille livres sterling, par ma foi.

Brixton frappa dans ses mains, l'énoncé d'une pareille somme levait tous ses doutes.

— Et vous n'avez pas eu peur de le laisser partir ainsi avec un million de francs dans sa valise?

— Pourquoi donc? Cela nous arrive fréquemment

et chacun ignore ce que nous portons dans nos bagages.

Brixton se tut un instant, cherchant ses mots, afin d'avertir doucement son interlocuteur :

— Vous avez entendu parler du crime relaté hier soir dans notre feuille?

— Certainement, comme tout le monde.

— Vous n'avez pas eu la curiosité d'aller voir le cadacre?

M. Nessbitt sursauta, la lumière commençait à se faire jour dans son esprit :

— Vous ne supposez pas...?

— Voulez-vous m'accompagner maintenant? Je n'affirme rien, évidemment ce sont seulement des suppositions que je forme...

Les deux hommes s'apprêtèrent et sortirent rapidement pour sauter dans le taxi qui attendait à la porte.

Quelques instants plus tard, ils arrivaient au dépôt mortuaire, où se trouvait encore le corps du mort, en prévision d'une reconnaissance possible.

M. Nessbitt eut un cri, plutôt même un râle de désespoir à la vue de son ami. Aucune hésitation n'était possible, il affirma aussitôt que la victime était bien Lindley Shadwell.

Le journaliste n'en demanda pas davantage, malgré son excellente nature, la nécessité professionnelle l'obligea d'abandonner le bijoutier à sa douleur. Sans perdre une minute, il sauta dans un taxi pour regagner le *Moonlight* où, avec fébrilité,, il rédigea un papier sensationnel. Dans son exposé des faits, il y avait certainement un peu de roman, son immagination supplétait à l'absence de détails.

Néanmoins, il percevait à peu près nettement toute l'intrigue.

— Les deux bijoutiers avaient été attirés dans un guet-apens, par une fausse lettre. Peut-être même cette lettre était-elle véritable et l'assassin s'était contenté du reliquat des bijoux, après le choix du millionnaire. Toutefois, il ne voyait pas comment la

dame en noir avait été mise en relation avec Shadwell, aussi évita-t-il de parler de ce détail. Son article terminé, il réfléchit sur ce qui lui restait à faire, une curiosité impatiente le torturait, il aurait souhaité savoir davantage.

Une heure plus tard, une édition spéciale du *Moonlight* était tirée et des crieurs nombreux parcouraient les rues en annonçant la piste nouvelle.

A Scotland Yard, on était un peu mécontent de cette précipitation et surtout que l'honneur d'avoir découvert l'identité de la victime ne revint pas à la police métropolitaine.

Toutefois, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, ils aiguillèrent leur enquête d'un autre côté. Un détective fut expédié à Sheffield, malheureusement il prit le train, ce qui ne lui permettait d'arriver dans la grande cité industrielle, que le lendemain matin.

Brixton avait fait preuve de plus de modernisme. Jugeant sa soirée perdue s'il n'obtenait de nouveaux éclaircissements, il s'en fût trouver le directeur du journal et lui expliqua ses intentions. Celles-ci furent approuvées aussitôt, les besoins de l'information rendant nécessaire l'emploi des moyens rapides.

Et vingt minutes plus tard, une solide soixante chevaux s'arrêtait devant la porte du *Moonlight*, Brixton vêtu d'un pardessus de voyage et n'ayant pour tout bagage qu'une trousse de toilette, s'installait auprès du chauffeur.

Il se rendait ainsi à Sheffield où il espérait que Jack n'était point resté inactif.

Cette randonnée dans la nuit noire, fut littéralement effrayante, le journaliste prévoyait que la police avait dépêché ses agents à la source des informations et il voulait arriver avant elle.

Il espérait en outre, que son article dans le *Moonlight*, lui vaudrait des renseignements intéressants, de la part d'étrangers ayant plus ou moins été en relations avec Shadwell durant son voyage.

En outre, il s'apprêtait à susciter une véritable

révolution à Sheffield. Il avait en effet, dans sa voiture, tout un ballot de la dernière édition du *Moonlight*, qui serait colporté par la ville, dès qu'il l'atteindrait. C'était là, pensait-il, une véritable victoire du journalisme d'information.

V

LE DÉTECTIVE AMATEUR

Jack Ogley, prévoyant que Brixton avec son télégramme identifierait rapidement la victime et sachant qu'il serait incapable de conserver cette nouvelle pour lui, jugea prudent d'activer son enquête.

Mais il se trouvait pour l'instant, absolument paralysé, n'ayant aucun fil conducteur lui permettant de commencer les recherches.

Après avoir pris le thé en compagnie de Patrick, devenu son commensal habituel, il réclama les journaux du soir et constata avec plaisir l'annonce de Murey, offrant une récompense à qui indiquerait en quel hôtel était descendu Lindley Shadwell.

Une deuxième annonce offrait également une récompense importante à qui fournirait des renseignements sur une jeune dame, toute vêtue de noir. Il comptait sur l'avarice humaine, que la promesse d'argent aisément gagné, stimule toujours. Cependant incapable de maîtriser sa nervosité, il pria Patrick de le reconduire chez le millionnaire aussitôt, au risque de se montrer importun.

L'Irlandais, dans le même état d'impatience, l'approuva et, bientôt, ils roulèrent à travers les rues de la ville, pour gagner le château.

Depuis une heure environ, les feuilles quotidiennes avaient paru, durant ce court laps de temps, bien du nouveau avait pu se produire.

Le majordome reconnaissant le jeune homme l'introduisit immédiatement dans le bureau de son maître. Celui-ci, à la vue de son visiteur, se leva la main tendue :

— J'allais justement envoyer quelqu'un chez vous....

— Vos deux entrefilets ont-ils déjà produit leur fruit?

— Oui, un domestique suisse, attaché au Saint-George's hôtel, vient de venir, mais il n'a pu attendre, son service l'appelant. Mais vous le verrez et il vous donnera probablement d'utiles renseignements. Je ne l'ai pas interrogé longuement, mais il apparaît qu'il a vu Shadwell aussi bien que la dame en noir, qui se nomme mistress Cecil Darleys...

Jack nerveux l'interrompit, il devinait que l'industriel n'avait pas poussé très loin l'interrogatoire du valet et avait hâte de le voir lui-même.

Enfin, il croyait tenir l'extrémité du fil conducteur, qui le mènerait au meurtrier. Il était impossible que la mystérieuse voyageuse, quelle que fût son habileté, n'ait point laissé derrière elle une trace infime, permettant de l'identifier.

En route, il mit ce dernier au courant de la situation et l'Irlandais, à son tour, se montra satisfait de la tournure des événements.

Malgré leur faible connaissance de la topographie de la ville, ils trouvèrent Saint-George's hôtel, qui sans être un palace était un établissement confortable, fréquenté surtout par la bourgeoisie.

Au portier ils demandèrent de leur indiquer quel était le valet nommé Luigi Nora. Celui-ci servait le dîner dans la salle à manger; il était donc impossible de le déranger à ce moment.

Afin de ne perdre un temps précieux, Jack se décida à souper au Saint-George's et entraîna Patrick laissant leur auto sous la garde intéressée du portier. Ils s'installèrent à une table solitaire, où ils pourraient causer sans être entendus.

Comme ils l'avaient prévu, ce fut Luigi qui les

servit; mais il ne purent lui parler encore, le grand nombre de clients réclamant tous ses soins. Ils mangèrent donc silencieusement, n'ayant rien à se dire, parce que chacun d'eux sentait en lui une anxiété insurmontable.

Jack craignait que Brixton eût trop vite profité de ses éclaircissements et que maintenant il le dépassât.

Il redoutait aussi les articles du *Moonlight* susceptibles de mettre en garde les coupables avant que l'on eût pu les découvrir.

Enfin, les dîneurs s'éloignèrent un à un et bientôt il ne resta dans la salle que quelques couples paisibles.

Alors Ogley fit signe au garçon et, comme celui-ci avait un moment de répit, le fit asseoir auprès de lui.

— Vous avez vu M. Shadwell durant son séjour ici? dit-il.

— Il n'est resté que quarante-huit heures. Cependant, comme j'ai été chargé de sa chambre, je puis vous donner les renseignements que vous réclamez. Car je suppose que vous êtes le monsieur dont m'a parler mister Murey?

— Oui. Dites-moi tout ce que vous savez.

— Peu de choses, mais qui pourront peut-être vous éclairer.

— Et la dame en noir?

— Voici : ils sont arrivés ensemble ici avant déjeuner. Ils semblaient peu se connaître; Shadwell se montrait en effet très cérémonieux vis-à-vis de cette mistress Darleys. Ils ont dîné ensemble, puis soupé le soir.

« Ensuite ils ont été au théâtre et, au retour, paraissaient en bien meilleurs termes. Le lendemain, Shadwell appelait même la dame mistress Cecily. Celle-ci faisait visiblement la coquette, mais elle y réussissait mal. Il y avait en elle quelque chose de brutal, difficile à expliquer.

— Vous nous donnerez son signalement exact.

— Je l'ai par écrit. J'avais préparé tout cela dans l'intention de vous le communiquer ce soir.

— Est-ce une belle femme?

— Oui et non. Pas à mon goût, elle est trop masculine d'apparence; ses mains sont fortes, quoique couvertes de bagues.

— A-t-elle fréquenté à Sheffield quelqu'un d'autre que Shadwell?

— Non; même lorqu'il s'est absenté le lendemain matin, elle est restée enfermée dans sa chambre. Avant de partir, il a frappé à sa porte, mais elle lui a crié ne pouvoir le recevoir.

— En un mot, il flirtaient, mais c'est tout?

— Absolument. J'ai remarqué, en outre, que cette dame n'élevait jamais la voix, elle parlait toujours assez bas. Enfin, voici ce que j'ai trouvé dans sa chambre après son départ.

Luigi sortit de sa poche une corde de violon roulée, semblable à celle employée pour le meurtre, puis un morceau d'enveloppe portant la moitié d'un tampon de la poste et où on pouvait lire : *Chiswick*.

C'était là peu de chose et il semblait extraordinaire que le valet eût conservé ces objets de mince valeur. Il en expliqua la raison sur-le-champ.

— Le hasard a voulu que cette dame, ayant payé sa chambre pour deux jours, ne prévînt point de son départ. A mon avis, elle ignorait à l'avance quand elle s'y déciderait. Elle a donc quitté l'hôtel d'une façon pour ainsi dire impromptue.

« Ce matin seulement on s'est donc occupé de faire l'appartement. J'ai ramassé ce papier et la corde de violon derrière le lit, mais comme j'avais déjà balayé, j'ai caché le tout dans le tiroir de la table de nuit, n'y attachant aucune importance.

« Quand j'ai lu l'annonce de mister Murey, je me suis aussitôt rappellé ce détail. Néanmoins, j'avais lu machinalement l'inscription *Chiswick* sur le tampon et j'aurais pu vous la rapporter même si j'avais perdu le papier.»

Jack réfléchissait; évidemment, la certitude était

complète maintenant que cette mystérieuse mistress Darleys et l'assassin étaient une même personne. En outre, il était à peu près certain que le morceau d'enveloppe lui appartenait, les hôtels, en Angleterre, ayant toujours été d'une extrême propreté. Or, il semblait vraisemblable que c'était là une lettre reçue de Chiswick, avant son arrivée à Sheffield.

De tout cela on ne pouvait tirer aucune conclusion nouvelle et Jack se voyait un peu désappointé. Patrick l'encouragea :

— Bah! Nous avons un autre endroit à fouiller maintenant, peut-être découvrirons-nous quelque chose.

Ogley haussa les épaules, il n'osait trop espérer. Toutefois, il arrivait à la conclusion que leur séjour à Sheffield devenait inutile, l'assassin et sa victime n'ayant fait que passer rapidement en cette ville.

Il remercia donc Luigi, lui remit une généreuse récompense et, en compagnie de Patrick, regagna son hôtel.

Malgré qu'il fut déjà tard, ils ne pouvaient se décider à se coucher encore. Ils s'installèrent donc dans le hall et, en fumant un havane en face d'une bouteille de whisky, ils devisèrent nonchalamment.

L'unique objet de leur conversation restait naturellement l'affaire qui les inquiétait. Chacun émettait ses suppositions, essayant de faire jaillir la vérité. Ils arrivaient ainsi à la conclusion que le départ de Shadwell avait été épié par les deux complices qui, certainement, le connaissaient bien. Montée dans le même compartiment que lui, la dame en noir avait su attirer son attention par sa coquetterie. Comment le bijoutier pouvait-il se méfier d'une femme seule? Il s'était donc laissé prendre et avait entretenu des relations anodines, persuadé de ne rien risquer.

Maintenant, où était l'assassin?

Depuis la veille au soir, ils avaient eu le temps de filer sur le continent. Une fois à Paris, il disparaissait durant quelques jours, pour ensuite s'em-

barquer à destination de l'Amérique où il serait définitivement hors d'atteinte.

Pourtant Jack, avec assez de logique, n'admettait pas cette solution.

Nulle part ailleurs qu'à Londres, il leur serait aussi aisé de se débarasser des bijoux volés. Ils attendraient donc d'en avoir liquidé une certaine quantité afin d'avoir de l'argent comptant. Même s'ils avaient un recéleur, cela demanderait un nombre de jours suffisant pour permettre à la police de surveiller les ports.

Il ne fallait pas espérer cependant une maladresse de leur part, ils s'étaient montrés trop prudents jusque-là pour ne rien livrer au hasard. On ne les découvrirait donc que si on s'armait de patience et de ténacité. Leur piste, à l'heure actuelle, paraissait absolument perdue, mais les détails obtenus permettraient peut-être de la retrouver si l'on agissait avec promptitude.

Malheureusement, les deux hommes se sentaient trop fatigués pour rentrer à Londres le soir même et le lendemain, avec le voyage, serait à peu près une journée infructueuse.

Ils en étaient là de leur discussion, lorsque la porte de l'hôtel fut brusquement poussée et Brixton apparut. Les mains tendues, il courut vers eux en s'écriant :

— Quel magnifique reportage vous m'avez procuré!

Jack grimaça de mécontentement.

— Oui, et l'assassin prévenu, se tiendra sur ses gardes.

— Possible, mais nous avons les yeux de tous nos lecteurs pour le surveiller maintenant, et s'il échappe, c'est que véritablement il est très fort.

« Et un homme très fort, même dans le mal, me semble une sorte de divinité que l'on ne peut pas prendre.

Ils rirent de cette boutade et tous trois s'assirent autour du guéridon. Brixton mit ses compagnons

au courant de ses mouvements et Ogley lui apprit les nouveaux détails qu'il connaissait.

— Parfait! s'exclama le reporter. Si la dame Darleys reçoit des lettres de Chiswick, c'est qu'elle y possède des amis. Dans ce cas, elle a dû être remarquée dans les environs. Nous verrons cela demain, car nous repartons à la première heure.

« Mon cher Ogley, vous me paraissez un si brillant limier que je ne vous quitte plus.

Jack hocha la tête; il n'avait pas autant d'espoir, et cherchait une autre façon, plus rapide, de poursuivre son enquête.

Le lendemain, tandis qu'ils repartaient pour Londres, les deux détectives envoyés par Scotland Yard arrivaient à leur tour.

Comme Jack, ils s'adressèrent à Harry Murey, interrogèrent Luigi, pendant que la police locale se renseignait à la gare. Tous réunis, ils n'obtinrent d'autres résultats que ceux obtenus déjà par Jack Ogley et avaient en outre une journée de retard. Mais ils téléphonèrent à leurs chefs et Chiswick était, dans la matinée même, battue par une nuée de policiers à la recherche de la dame en noir.

Mais celle-ci restait absolument inconnue dans le quartier, jamais aucun des commerçants n'avait remarqué sa venue, malgré le signalement exact qu'on en donnait.

A Scotland Yard, on commençait à désespérer, les deux complices semblaient s'être absolument évanouis et on en arrivait à croire qu'ils avaient déjà gagné la France ou la Belgique.

VII

UNE NOUVELLE SENSATIONNELLE

Le voyage de Jack avait duré presque la matinée entière et lorsqu'il arriva à destination, il se sentait si fatigué, qu'il décida de se reposer avant de continuer ses recherches.

Brixton le quitta pour rendre visite au journal et voir si on n'y avait appris quelque chose de nouveau.

Ogley entraîna Patrick chez lui et ils déjeunèrent en tête à tête. Le repas terminé, en face d'un café savoureux, le jeune homme tira de son portefeuille le morceau d'enveloppe que lui avait remis Luigi et l'étala sur la table.

Il ne pouvait escompter découvrir une piste extraordinaire sur ce morceau de papier; c'était un coin de l'enveloppe où aucune inscription n'était visible. Cependant, il la considéra avec attention, puis, par hasard la déchira.

Il mit ainsi à jour l'intérieur que l'on avait jusque-là négligé d'examiner, et il constata aussitôt des traces d'encre. Evidemment, la lettre, lorsqu'elle avait été glissée, était imparfaitement sèche et avait laissé quelques signes à demi imprimés.

Cela devenait intéressant; le jeune homme s'arma d'une forte loupe et étudia le papier avec obstination. Peu à peu, il parvenait à reconstituer quelques lettres. Il obtint ainsi :

ha e st t

Le dernier mot il le devinait aisément, c'était

« street », le mot précédent devait donc être le nom de la rue.

Que signifiait cela? Etait-ce une adresse? Un lieu de rendez-vous? Il paraissait impossible, de prime abord, de répondre à cette question.

Il soumit à Patrick les lettres reconstituées et celui-ci, avec un hochement de tête paisible, affirma :

— Ce doit être « Chapel street », mais il y en a tellement dans Londres!

— Nous les visiterons toutes l'une après l'autre.

— Evidemment, toutefois je voudrais bien savoir a quoi cela aboutira. Pensez-vous rencontrer juste la dame en noir, pendant que toute la police est à ses trousses et ne peut la découvrir?

— Je ne pense rien de tout cela. Nous irons dans ces rues avec l'espoir de voir quelque chose, n'importe quoi. Mais un peu de réflexion nous permettra peut-être d'avancer nos affaires.

— Je suis parfaitement de votre avis, mais j'ai peur d'user mes jambes en pure perte. Je préférerais que nous rendions visite d'abord à ce M. Nessbitt...

— C'est une excellente idée, que j'adopte incontinent. Reposons-nous encore un instant, puis nous irons dans « Bond street ».

Enfin Jack jeta son cigare et ordonna :

— Partons maintenant, sinon nous ne ferons encore rien aujourd'hui.

Patrick était bien de cet avis, mais il aimait les longues et paisibles digestions. Toutefois il suivit le jeune homme et tous deux s'en allèrent vers le garage voisin où ils trouvèrent leur auto.

Quelques minutes plus tard, Ogley se présentait à mister Nessbitt. Aussitôt que celui-ci connut la part importante qu'il avait déjà jouée dans l'enquête, il se mit entièrement à sa disposition.

Jack put ainsi examiner la lettre envoyée de Sheffield et fixant un rendez-vous à Shadwell, il lut également la dépêche expédiée de la même ville.

— Serions-nous en présence d'une véritable bande organisée? demanda-t-il.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer? interrompit le joailler.

— Cette lettre, cette dépêche, envoyées de Sheffield à un moment où la dame en noir ne s'y trouvait pas. Ensuite la présence du complice au boarding-house.

— La présence d'un acolyte à Sheffield m'avait déjà suggéré cette supposition, poursuivit le jeune homme.

« Je suis cependant revenu à Londres parce qu'à mon avis, toute la bande, — si bande il y a — s'y est certainement réunie une fois le coup fait.

— C'est aussi mon opinion, assura Nessbitt. Maintenant, je me rappelle qu'au 26 de Chapel street, près d'Edgware road, habite une espèce de Polonais s'occupant vaguement de la commission des pierres précieuses.

« Serait-ce un recéleur et serait-ce de lui dont il est question dans la lettre dont vous possédez l'enveloppe?

— C'est en tous cas une piste à suivre et nous allons même nous rendre chez ce Polonais à l'instant.

« Connaissez-vous son nom?

— Razzin, je crois.

Muni de ce précieux renseignement, Jack prit congé de son hôte et suivi de Patrick, remonta en voiture. Ils longèrent Bond street et gagnèrent Marble Arch.

Tout en roulant sans trop de hâte, ils établissaient un plan leur permettant d'atteindre ce Razzin. Ils décidèrent de se présenter comme des acheteurs possibles.

Au 26 de Chapel street, une désillusion les attendait. Une vieille dame les reçut aimablement et aux premiers mots du jeune homme s'exclama avec volubilité :

— Ah! je ne sais pas ce qu'il se passe, mais je ne

comprends rien à la conduite de mon locataire, d'ordinaire si régulier dans ses habitudes.

Intrigué Ogley la pria de s'expliquer.

Aimant à bavarder, comme toute honnête dame sans occupations, elle s'empressa de déférer à cet heureux désir.

— Hier soir, un de ses amis est venu le demander. Il était en auto, sa voiture attendit devant la porte. Ils ont eu quelques minutes d'entretien, puis M. Razzin est sorti pour parler à une dame qui se trouvait à l'intérieur du véhicule.

« Celle-ci parut aquiescer à ce qu'il lui demandait et l'a suivi dans sa chambre où se trouvait encore son ami. Un moment plus tard, je le jurerai, ce dernier est parti en compagnie de mister Razzin.

« Comprenez-moi bien, les deux hommes ont quitté la maison, tandis que la dame restait dans la chambre. Je n'ai pas regardé, mais il m'a semblé.. J'en suis à peu près certaine... oui.

Jack impatient l'interrompit.

— Et ensuite?

— Ensuite? Voilà ce qui me renverse, une heure plus tard environ, l'ami qui était venu le premier a ouvert la porte, a passé devant moi, m'a saluée très courtoisement et s'est éloigné en disant : « Je reviendrai plus tard, ce maudit Polonais s'attarde trop... »

« Et pourtant, j'affirmerai devant le bon Dieu, que la dame n'avait pas quitté la maison.

Patrick et Jack se regardaient, étonnés, croyant vaguement entrevoir la vérité. Evidemment, ils ne mettaient pas en doute les paroles de la brave femme.

Ogley demanda :

— Et Razzin?

— Je ne l'ai pas revu depuis son départ en auto, c'est-à-dire depuis avant-hier vers cinq heures... Pas plus du reste que ses amis.

Penser que l'on se trouvait en face des trois complices était naturel.

Les deux policiers amateurs n'y manquèrent pas; bien mieux, ils eurent aussitôt une certitude.

Le chauffeur avec son flegme habituel, poursuivit :

— Vous avez entendu parler du dernier crime?... Le cadavre dans le taxi?...

La vieille dame joignit les mains :

— Certainement... comme tout le monde... quelle horrible chose...

— Eh bien!... l'un des trois hommes que vous avez vu était l'assassin...

Et avec une malice sournoise :

— Est-ce que vous ne pourriez être considérée comme complice?

— Grands dieux! Que me dites-vous là?... un assassin dans ma maison!

Ogley l'interrompit :

— Madame, nous allons réclamer de votre obligeance de nous laisser inspecter la chambre de ce Polonais....

Elle se défendit :

— Il faudrait peut-être... que la police fût présente.

— Nous en sommes! laissa tomber Patrick avec hauteur.

Elle frissonna et vaincue définitivement acquiesça. Sans ajouter une parole, elle se leva et entraîna les deux hommes vers l'appartement de Razzin.

C'était une pièce spacieuse, à laquelle attenait un cabinet de toilette. Tout semblait dans l'ordre le plus parfait, mais Jack ne fut point dupe de cette apparence.

Sans tergiverser, il s'avança vers l'armoire et constata qu'elle était fermée; en outre, la clef manquait. Un autre meuble se trouvait dans les mêmes conditions. Il se tourna vers la propriétaire.

— Vous n'avez pas de clefs pouvant ouvrir tout ceci?

La brave femme haussa les épaules :

— Je ne sais pas, je vais voir... peut-être dans mes trousseaux.

Elle s'éloigna pour revenir un instant plus tard, nantie de tout un attirail de serrurier. Dans ce choix, Jack découvrit ce dont il avait besoin.

Ce fut l'armoire qui l'attira tout d'abord. Il l'ouvrit doucement et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Tout paraissait admirablement rangé, du linge, des vêtements pliés avec soin.

Au troisième rayon, il constata que le devant restait seul garni, un vide existait dans le fond. Machinalement, il déplaça une pile d'objets divers et glissa la main par l'interstice ainsi pratiqué.

Aussitôt un cri lui échappa : ses doigts avaient touché quelque chose de bizarre, qu'il ramena brusquement à la lumière.

Patrick à son tour eut une exclamation de triomphe. Ce qu'ils avaient devant les yeux était une perruque noire, simulant admirablement une coiffure de femme.

— Je l'aurais parié! s'écria le chauffeur.

Intéressé par cette première découverte, Jack fouilla le meuble avec fébrilité et bientôt il jetait sur le sol : une robe noire en très beau satin, un manteau de même étoffe, des souliers à talons américains, des postiches artistement confectionnés, destinés à remplacer des seins et des hanches absentes.

C'était là, sans hésitation possible, le costume de la dame en noir, Patrick le reconnut aussitôt. Maintenant, ils avaient une certitude.

La dame en noir était un homme déguisé en femme.

C'était là une victoire importante qui donnait l'espoir d'une réussite prochaine. Mais Jack ayant obtenu ce premier résultat, désira en faire partager le bénéfice à Brixton. Il pria donc le cabman d'aller lui téléphoner.

Une fois seul, Ogley n'abandonna point ses recherches, mais jugeant que l'armoire ne lui appren-

drait plus rien, il se tourna vers le bureau contenant les papiers.

Pas une minute il n'hésita à ouvrir la serrure au moyen d'une fausse clef, pour attirer ensuite à lui tout ce qu'il trouva à l'intérieur des tiroirs.

Il y avait là des notes, des factures, quelques lettres, peu de choses importantes toutefois.

Il interrogea la propriétaire effondrée dans un fauteuil.

— Ont-ils brûlé des papiers avant leur départ?

— Je le crois, mais je ne puis l'affirmer. Ce serait l'ami parti le dernier qui se serait chargé de ce soin.

Jack hocha la tête. Décidément, les criminels avaient tout prévu. Ennuyé, il reprit l'examen fastidieux des notes, factures... etc., qu'il avait toujours devant lui.

Soudain, une enveloppe attira son attention : elle portait la marque de la poste de Chiswick. A l'intérieur se trouvait une lettre datée du mois précédent. C'était une demande d'argent adressée à Razzin par un ami qui signait simplement : Fred.

Ce n'était point là une merveilleuse trouvaille, cependant Jack la glissa dans sa poche avec un sourire.

— Je fais la moitié de la besogne de la police, murmura-t-il, j'ai bien le droit à une petite compensation. Du reste, j'irai plus vite qu'elle.

Jugeant son enquête achevée de ce côté, il se tourna vers la vieille dame et reprit son interrogatoire :

— Connaissez-vous parmi les relations de Razzin, un homme appelé : Alfred, Fred ou Frédéric?

— Certainement, c'est l'ami qui a quitté la chambre le dernier avant-hier. On le nommait d'ordinaire Fred.

— Vous ignorez son autre nom?

— Ma foi, oui.

— Et son adresse?

— Egalement; tout ce que je sais, c'est qu'il pos-

sédait une automobile et s'occupait du placement d'appareils pour l'éclairage électrique.

Jack nota ces détails qui étaient importants.

Il ne doutait pas maintenant d'être en face des trois complices du meurtre de Shadwell. Il demanda encore :

— Razzin, s'est-il absenté ces jours-ci?

— Oui, la semaine dernière... Oh! une nuit seulement; il est parti le soir et le lendemain dans l'après-midi, il était de retour. Si je me le rappelle exactement, c'était jeudi soir.

Ogley se frappa dans les mains. Cette prévision lui apportait une nouvelle certitude. Nessbitt et Shadwell avaient reçu la lettre signée Murey, le samedi matin. Razzin avait donc été la mettre à la poste de Sheffield le vendredi. Mais, qui avait expédié la dépêche? Restait-il un autre complice? C'était là un point à élucider.

Il en était là de son interrogatoire, quand Brixton entra, suivi de Patrick.

Le brave Irlandais s'était attardé au public-house pour boire un petit verre de whisky. En même temps évidemment, il avait bavardé.

Il avait appris que Razzin était un excellent client de la maison ainsi que son ami Fred, un jeune homme blond, toujours très élégant.

Parfois, un troisième venait s'ajouter à ce couple, c'était également un jeune homme très blond, imberbe. Ses renseignements cependant s'arrêtaient là.

En quelques mots, les deux collaborateurs eurent mis Brixton au courant de leurs dernières découvertes. Le journaliste se frotta les mains avec une joie exubérante. Il tenait encore son reportage sensationnel pour le soir. Du reste, il abandonnait momentanément le secrétariat pour suivre Jack, qui, décidément, avait un flair de policier.

En attendant, il s'installa devant la table, et, armé de son stylo, rédigea un « papier ». Cette besogne terminée, les trois hommes sortirent après avoir remercié la propriétaire et lui avoir remis une

somme rondelette pour la dédommager de ses peines.

Dans un bar d'Edgware road, ils rencontrèrent un « messenger boy » qu'ils chargèrent de porter l'article de Brixton au *Moonlight*.

VIII

LA CHASSE

Le soir, une édition spéciale du *Moonlight* annonçait la grande nouvelle. En caractère gras, se détachait le titre sensationnel :

La dame en noir était un homme!

Aussitôt la curiosité du public fut de nouveau tenue en éveil. On ne parlait plus que du crime mystérieux.

Mais ce fut encore à Scotland Yard qu'on fût le plus étonné. De nouveau, la police se mit en mouvement; les deux détectives revenus de Sheffield sans renseignements appréciables furent chargés de la suite de l'enquête. Mais comme toujours, ils arrivèrent bons derniers.

Toutefois chez la propriétaire de Razzin, ils trouvèrent la perruque et les divers objets ayant servi à l'assassin pour se grimer. Les papiers ne leur apprirent rien, Jack ayant enlevé le seul qui pût être intéressant.

Heureusement, ils ignoraient ce détail, sinon ils auraient fait arrêter ce coadjuteur bénévole qui tou-

jours leur coupait l'herbe sous le pied. Grâce à la participation du *Moonlight* et aussi grâce aux résultats obtenus, ils n'osèrent rien entreprendre contre lui, tout au moins momentanément. Ils retournèrent chez Nessbitt, qui ne put leur donner aucun éclaircissement nouveau et ils s'en revinrent à Scotland Yard fort dépités.

Néanmoins, la police centrale ne restait pas inactive, le signalement du Polonais et de son ami Fred fut télégraphié dans tous les ports et dans toutes les villes importantes. Si les trois complices n'avaient déjà fui, il était impossible qu'ils passassent à travers ce réseau serré.

En outre, des détectives parcouraient Chiswick, qui est un faubourg de Londres, et dans tous les public-houses demandaient si on n'avait pas vu « Fred ». Ce nom on l'avait naturellement appris de la bouche de la propriétaire de Razzin.

En un mot, les complices étaient absolument traqués, on connaissait maintenant trop de détails sur leur compte.

Cependant, ils restaient introuvables, malgré toute cette activité déployée contre eux. Il semblait qu'ils se fussent subitement évanouis de la surface du globe...

Dans un bar, on put donner l'adresse du mystérieux Fred, mais à la maison indiquée, sorte de petit cottage isolé et loué meublé, on trouva le nid vide. Fred l'avait quitté depuis une huitaine de jours.

Jack de son côté fouillait Chiswick; Brixton Patrick l'accompagnaient toujours, chacun se rendant utile de son mieux.

Mais Ogley restait le maître incontesté de l'expédition.

Lui aussi parcourut les bars, avant la police, il eut visité le cottage et à huit heures les trois amis se retrouvaient réunis à Hammersmith, dans une des vastes salles du Clarendon.

Epuisés de fatigue, ils se sentaient en outre en

proie à une sorte de découragement. Non point qu'ils eussent peur que l'assassin échappât, mais ils prévoyaient que maintenant Scotland Yard prendrait sa revanche et arrêterait les trois complices, grâce aux renseignements qu'eux-mêmes lui avaient fournis. Or, ils auraient souhaité conserver tout l'honneur pour eux, ayant été à la peine.

Ils en étaient là de leurs réflexions amères, quand soudain Jack se leva :

— Attendez-nous ici, Brixton, et vous, Patrick, venez avec moi, commanda-t-il simplement.

Le chauffeur le suivit, tandis que le journaliste allumait paisiblement un cigare.

Dehors ils remontèrent en auto et Ogley toujours songeur, murmura :

— Reconduisez-nous à Chiswick, je crois bien avoir oublié quelque chose là-bas...

Patrick ne réclama pas d'autres éclaircissements, commençant à connaître, par expérience, la taciturnité de son compagnon.

Il se contenta donc de mettre un peu plus d'avance à l'allumage et de lancer sa voiture à vive allure le long de King street. Il y avait à ce train environ cinq minutes de voyage et soudain Jack appuyant sur le bras du chauffeur ordonna :

— Stop, nous sommes arrivés.

Et du doigt il lui indiquait une boutique non encore fermée. Patrick rangea l'auto contre le trottoir et Ogley sauta lestement à terre.

Le magasin dans lequel il pénétra ensuite, était rempli d'instruments de musique, de phonographes et de partitions. Deux vieilles demoiselles le tenaient et avaient la clientèle des environs.

Jack se présenta et entra aussitôt dans le vif du sujet.

— Vous avez lu dans les journaux les détails sur l'assassinat du bijoutier?

Une des vieilles demoiselles leva les mains au ciel :

— Quel drame horrible! Est-il possible que...

Afin d'éviter les digressions, Jack l'interrompit :

— Vendez-vous souvent des cordes de violoncelle?

A cette question, les interlocutrices manifestèrent un ahurissement nullement feint.

— Quelquefois, oui...

— Avez-vous lu le dernier numéro du *Moonlight*, ce soir?

— Non évidemment, nous ne prenons qu'un journal par jour.

— Parfait! Vous rappelez-vous avoir reçu la visite ces temps-ci d'un homme très blond, d'assez haute taille et que l'on appelle communément Fred et ce Fred vous a-t-il acheté des cordes de violoncelle?

Les deux demoiselles, le fixèrent cette fois, avec dans les yeux une lueur d'effroi. Evidemment, elles se demandaient s'il ne devenait pas réellement fou.

L'une d'elles cependant répondit :

— Ce n'est pas mister Alfred Turkham qui est venu ces jours derniers m'acheter des cordes, mais son frère Harry. Ce sont de si gentils garçons, si polis...

— Ah! c'est son frère?... Et vous savez où il est maintenant?

— Non, mais je suppose que miss Alice doit le savoir et vous feriez mieux d'aller le lui demander à elle... c'est sa *sweet heart*...

— Je vais suivre vos indications, chère madame, répliqua Jack amusé. Seulement où trouverai-je cette excellente miss Alice?

— Mais... vous ignorez?... Au Clarendon, naturellement... où elle est serveuse...

— Ah! c'est cette grande brune?

La vieille demoiselle haussa les épaules avec un mépris certain.

— Mais non, c'est la blonde... qui a les cheveux en l'air comme une tour de cathédrale...

— Merci bien. Et un dernier renseignement, s'il vous plaît. Cet aimable mister Harry joue-t-il du

violoncelle, qu'il achète des cordes ainsi?

— Non c'est ce qui m'a étonné. Je le connaissais parce qu'il avait l'habitude de me prendre toutes les chansons nouvelles, il a fait l'acquisition d'un bel harmonica d'une livre sterling, ma foi.

Jack se retira en se frottant les mains, décidément la chance était pour lui et son flair, encore une fois, l'avait servi. Maintenant il se trouvait en possession d'un détail précieux : le nom de la fiancée du meurtrier.

Cependant, il ne savait encore comment il agirait, une extrême prudence devenait nécessaire. Il ne décida donc rien avant d'avoir revu Brixton, dont les conseils seraient utiles en l'occurrence.

En route, il communiqua à Patrick ce qu'il venait d'apprendre et celui-ci toujours flegmatique, conclut :

— Nous les tenons!... On n'est jamais perdu que par les femmes.

De retour au Clarendon, les deux hommes rejoignirent Brixton qui les attendait paisiblement.

A voix basse Ogley lui répéta sa conversation, il se tut, n'osant prendre une décision. Il voyait évidemment plusieurs moyens d'arriver jusqu'au meurtrier, mais aucun ne lui paraissait assez sûr.

Quant à l'arrestation immédiate de l'amie de Harry, il ne fallait pas y penser, jamais la police respectueuse de la liberté individuelle, ne s'y résoudrait.

Depuis un instant, Brixton regardait avec attention deux hommes assis à une table non loin de la leur.

Enfin il se leva et, se penchant vers Jack, murmura :

— Ce sont deux « tecs » de Scotland Yard, je vais leur parler.

Sans façon il s'assit auprès des deux policiers et leur passant sa carte, expliqua :

— Vous devinez n'est-ce pas, que je suis aussi à

la chasse de notre assassin et je suppose que vous êtes ici dans le même but?

Les autres prudents se turent; le journaliste continua :

— Je vous ai reconnus voici un moment, et je n'avais pas l'intention de me présenter à vous, mais mon ami Jack Ogley vient d'obtenir des renseignements si définitifs, que je me vois contraint de réclamer votre aide.

Les policiers sursautèrent, les mots « renseignements définitifs » les alléchaient déjà.

Brixton fit un geste comme pour réclamer le silence et poursuivit :

— Si je vous mets dans notre confidence, c'est à la condition absolue que nous agirons ensemble, mais à l'insu de Scotland Yard, jusqu'au complet succès qui ne saurait tarder.

« Vous mettrez votre silence vis-à-vis de vos chefs, sur le compte de la nécessité d'opérer rapidement; en revanche, vos deux noms seront cités demain soir dans le *Moonlight*, ce qui vous vaudra très certainement de l'avancement.

Les détectives acceptèrent. Leur interlocuteur parlait avec une telle netteté, qu'eux aussi maintenant croyaient au succès.

Les détails leur furent donnés incontinent et lorsqu'ils surent où en étaient les choses, avec leur habitude de ces sortes d'affaires, ils proposèrent un plan qui parut au jeune homme d'une grande simplicité en même temps que très pratique.

Brixton rejoignit Ogley et Patrick, les détectives sortirent sans bruits.

Un instant plus tard, le chauffeur et Jack quittaient la salle à leur tour et le journaliste resta seul.

IX

LA CHASSE DEVIENT MOUVEMENTÉE

La scène qui venait de se passer avait eu lieu dans une grande salle où servaient des garçons. A côté, mais totalement séparé se trouvait le « saloon bar » et son comptoir d'acajou égayé par le sourire de quatre serveuses.

Ce fut dans cette direction que Brixton s'en alla nonchalamment.

Dans le saloon bar, il jeta autour de lui un regard indifférent, puis s'avança vers le comptoir. Déjà il avait remarqué une serveuse extrêmement jolie, très blonde et dont la coiffure s'élevait « comme une tour de cathédrale », suivant les dires de la vieille marchande de musique.

Il s'installa donc devant elle, debout, un coude appuyé, l'autre main jouant avec le dernier numéro du *Moonlight*.

La voix paisible, il commanda un « whisky and soda » et en but quelques gorgées.

De l'œil il fit un léger signe à la serveuse, signe d'intelligence, de complicité, que naturellement la jeune fille ne comprit pas.

— Vous avez lu le journal de ce soir? chuchota-t-il, en montrant le *Moonlight*.

La serveuse blêmit et eut un mouvement de recul comme épouvantée.

Mais elle se reprit vite et s'astreignant à sourire, répondit, avec un haussement d'épaules :

— Croyez-vous que le patron nous laisse le temps de lire tous les quotidiens qui paraissent?

Brixton ne broncha pas, et la regarda fixement :

— Et Harry l'a-t-il lu?

Cette fois la jeune fille pour cacher son émoi, dut se tourner et feindre avoir des bouteilles à ranger.

Le journaliste finit son verre et appela encore, tout bas :

— Miss Alice!...

Elle se retourna, étonnée qu'il connût son nom. Alors il reprit, l'air soupçonneux, inquiet :

— Prévenez-le, qu'il file... sinon ça y est...

Et il fit le geste de glisser des menottes à des poignets imaginaires, puis, sans dire un mot de plus, il s'éloigna. Mais dehors, il retrouva Jack en compagnie des deux détectives qui veillait dans un coin sombre.

— Croyez-vous qu'elle ira? interrogea Ogley.

— Je le pense, assura Brixton. A moins que les gaillards soient bien cachés ou qu'elle ignore l'endroit de leur retraite.

— C'est par la petite porte là-bas qu'elle sortira dans ce cas, prévint le policier, montrant du doigt une ruelle en cul-de-sac à l'extrémité du café.

Dans le bar, un véritable drame intime se jouait.

Miss Alice se sentait défaillir, ses mains tremblaient pour servir les clients et les couleurs avaient abandonné ses joues.

Elle hésitait, craignant vaguement un piège, mais elle ne le put longtemps, le caractère impulsif de la femme la poussait en avant, au risque de commettre une imprudence.

Brusquement, elle se tourna vers la contremaîtresse et la voix assourdie par l'angoisse balbutia :

— Madame... je m'en vais... je me sens malade...

La voyant si blanche et si troublée, l'autre acquiesça, mais auparavant, lui tendit un verre de whisky :

— Buvez cela, vous me semblez sur le point de vous évanouir.

Machinalement elle obéit et aussitôt les couleurs remontèrent à ses joues, tandis qu'une énergie farouche la soulevait.

Prestement elle se sauva à l'office, se coiffa, jeta son manteau sur ses épaules, prit son sac et sortit.

Dehors, elle aperçut un taxi, c'était vraiment la Providence qui le lui envoyait.

Elle y monta aussitôt en donnant une adresse à Barnes.

Elle ne pouvait évidemment mieux s'adresser, car le chauffeur n'était autre que notre ami Patrick.

Avec mille galanteries, il lui ferma la portière, se fit répéter l'adresse et comme un véritable bavard, crut nécessaire de lui promettre de la conduire sans accident, puis il regagna son siège.

S'il s'était ainsi attardé, c'était d'abord afin de permettre à Brixton et à Jack de s'installer commodément sur les ressorts d'arrière, mais c'était aussi pour que les deux détectives qui passaient justement par hasard, pussent entendre l'adresse.

Aussitôt après ils s'éloignaient et, grâce à la tactique de l'Irlandais, purent sauter dans un autre taxi et prendre de l'avance.

Et la voiture démarra doucement, contourna le Broadways, s'élança dans une belle avenue bordée d'arbres dépouillés de leurs feuilles, puis franchit le pont de Hammersmith. Toutes les deux minutes, Alice se dressait pour regarder par le carreau d'arrière si elle était suivie; mais rien de semblable ne paraissait la menacer. Peu à peu elle se calmait, n'ayant plus qu'une fébrile impatience d'arriver, afin de prévenir l'ami du danger qu'il courait.

Maintenant l'auto suivait une large rue, puis ce fut une sorte de rond-point et enfin une nouvelle avenue très large, avec, de chaque côté, des villas cossues. C'était là à n'en point douter, un quartier bourgeois où nul malfaiteur ne pouvait aisément se cacher, sans éveiller l'attention.

L'auto ralentit soudain.

C'était sans doute un signal convenu, car aussitôt les deux hommes assis sur les ressorts d'arrière se laissèrent doucement glisser à terre et se perdirent dans l'obscurité des maisons.

La voiture roula encore un instant et enfin s'arrêta.

Miss Alice descendit vivement, jeta autour d'elle un regrad méfiant, puis paya le chauffeur. Ensuite, elle s'éloigna de quelques pas et le pied sur le bord du trottoir feignit d'arranger le bout de sa chaussure, en réalité, elle surveillait du coin de l'œil, si le taxi retournait bien sur ses pas. Elle n'eut bientôt aucun doute à ce propos, Patrick avait viré le plus naturellement du monde et s'en allait à petite allure vers le pont de Hammersmith.

Dès lors elle fut rassurée et, se redressant, partit très vite.

Parfois, elle tournait la tête pour se rendre compte de la solitude. Autour d'elle c'était le silence, la demie de neuf heures sonna au loin : sur l'avenue nul passant.

Comment dans ces conditions pouvait-elle ne pas se croire en sûreté, d'autant que ce n'était point la première fois qu'elle venait dans ces parages.

Pourtant, si elle avait regardé aux alentours avec un peu plus d'attention, elle aurait remarqué quatre ombres se glissant furtivement le long des maisons. Mais leurs mouvements étaient si précis, si mesurés, qu'elles disparaissaient absolument dans l'obscurité.

La jeune femme s'immobilisa encore au coin d'un trottoir et brusquement, changeant de direction, s'engagea dans une rue transversale.

Aussitôt les quatre ombres activèrent leur marche et arrivèrent à temps pour la voir pousser une grille et disparaître dans un jardin.

A leur tour, ils avançèrent avec mille précautions, mais sur les quatre, un avait disparu. C'était l'un des détectives parti chercher du renfort. Evidemment, ils n'étaient pas en force pour attaquer les bandits qui certainement se défendraient avec acharnement au péril de leur vie.

Pour l'un d'eux, c'était la pendaison qui le menaçait, pour les deux autres, c'étaient les travaux

forcés, l'enjeu valait donc la peine qu'ils tentassent leur suprême chance.

Or, ils étaient quatre contre quatre, la femme assurément jouerait son rôle dans la tragédie; elle avait montré trop d'attachement au fiancé, pour n'être point follement amoureuse. Et une femme amoureuse est capable de tous les courages.

Le détective qui s'était éloigné, ne tarda pas à rencontrer deux policemen de service. Il leur montra sa carte et leur indiqua ce qu'il attendait d'eux.

Aussitôt, l'un fit entendre un coup de sifflet doucement modulé et deux minutes plus tard cinq ou six autres policemen arrivaient silencieusement, soudainement, comme s'ils fussent sortis de terre.

La petite troupe se mit en marche, guidée par le détective. Ils avançaient sans bruit, sans un mot, on aurait dit des fantômes fendant la nuit.

Ils tournèrent le coin de la rue et se butèrent à Brixton, Jack et le détective, tous trois tapis dans l'ombre.

Alors, certains de leur force, ils avancèrent, atteignirent la grille qui s'ouvrit sans un grincement, tant elle avait été soigneusement huilée.

Ils se virent dans un jardin inculte, fort probablement abandonné. Ils comprirent pourquoi les bandits avaient choisi ce sûr refuge. La maison inhabitée ne devait jamais être visitée.

Cependant, il devenait nécessaire d'agir avec promptitude.

Les trois criminels prévenus par la femme, devaient déjà être sur leurs gardes. Assurément, ils n'avaient pas eu le temps de fuir, à peine dix minutes s'étaient-elles écoulées depuis l'arrivée d'Alice.

Sans que personne eut besoin de donner de commandement, tant la manœuvre était habituelle, la maison fut cernée en quelques secondes, les policemen s'étaient égaillés tout autour sans aucune hésitation, de même que sans bruit, grâce à leurs semelles et à leurs talons de caoutchouc.

Jack et Brixton, suivis des deux détectives et d'un

policeman, s'approchèrent de la maison. Aussitôt, ils constatèrent qu'une faible lumière brillait dans le sous-sol.

Evidemment, les trois complices s'y étaient réfugiés et ne s'attendaient pas à être attaqués si tôt.

Un des détectives s'éloigna et alla prévenir la troupe des agents. Ceux-ci resserrèrent leur cercle autour de l'hôtel et bientôt se trouvèrent près du mur.

Quiconque tenterait donc de s'échapper par une des fenêtres, serait immédiatement cueilli.

Le détective étant revenu auprès de ses compagnons, tous descendirent doucement l'escalier conduisant au sous-sol. L'autre policier sortit de sa poche une clef passe-partout, la glissa dans la serrure qui joua aisément.

Mais il eut beau pousser, la porte resta fermée, barricadée en dedans. Tenter de pénétrer de ce côté, était inutile.

A ce moment la lumière s'éteignit et un silence lourd de menace pesa.

Brixton, le plus nerveux de tous, s'élança vers une fenêtre et avec un diamant qu'il portait à l'auriculaire de la main droite, coupa un cercle de la vitre, qu'il retint violemment.

Ainsi il put dégager l'ouverture sans fracas et, passant le bras, atteignit l'espagnolette.

Quatre d'entre eux sautèrent en même temps dans la chambre, le policeman les suivant de près.

Le revolver d'une main, une lampe électrique de l'autre, ils se précipitèrent en avant, ouvrant la première porte devant eux. Ils se trouvèrent dans un couloir qu'ils franchirent pour s'élancer sur un nouvel huis. Mais celui-ci ne s'ouvrit pas, solidement consolidé par derrière.

Ils n'hésitèrent plus, le policeman s'avança, s'arcbouta sur ses jambes et ses larges épaules frappèrent comme un bélier les planches qui craquèrent et volèrent en éclats. Mais derrière, il y avait une commode qui leur interdisait le passage.

Et en même temps quatre coups de feu retentirent, ne blessant personne heureusement, les assaillants ayant prévu cette attaque.

Brixton s'était baissé et, ainsi à l'abri des balles, poussa la commode avec tant d'énergie qu'elle céda et se déplaça.

Ce fut aussitôt une ruée en avant : les cinq hommes arrivèrent en même temps dans la pièce.

En face d'eux la fenêtre craquait et d'autres policemen se précipitaient à la rescousse, prenant l'adversaire à revers.

Les bandits tirèrent encore, mais ils étaient tellement affolés par cet assaut subit, qu'ils ne remarquèrent point que l'ennemi s'avançait plié en deux.

Au reste, ils voyaient mal, la chambre était éclairée par des lampes électriques braquées sur eux et qui les aveuglaient.

Avant d'avoir pu comprendre comment tout cela se produisait, ils se sentirent saisis, empoignés, réduits à l'impuissance et bientôt les menottes aux poignets.

Alors Brixton se décida à faire de la lumière et les quatre hommes qui s'attendaient à voir trois jeunes gens, dont l'un était brun et les autres très blonds, laissèrent échapper une exclamation d'étonnement.

Ils avaient devant eux, trois roux, mais du plus beau que l'on puisse imaginer, on aurait dit que ces trois têtes étaient couvertes d'un cuivre étincelant. Les visages par contre étaient bronzés.

Et brusquement Jack Ogley éclata d'un rire sonore, inextinguible et tous l'imitèrent.

Cependant, lorsqu'il eut reconquis un peu de calme, il put s'expliquer :

— Il n'y a rien de miraculeux en cela; nos gaillards, pour se rendre méconnaissables, se teignaient lentement au henné. Les deux blonds seraient devenus noirs et le brun serait resté rouge.

« Un peu de brou de noix sur la figure et la métamorphose était complète.

L'explication était exacte et les bandits le reconnurent sur-le-champ.

Un policeman les prévint :

— Rappelez-vous que tout ce que vous direz à partir de maintenant sera rapporté en témoignage contre vous.

« Il est donc préférable de garder le silence.

Les autres acquiescèrent d'un signe de tête et on les entraîna dans le jardin, puis vers la grille.

Jack s'élança au dehors et bientôt aperçut au milieu de l'avenue le taxi de Patrick qui stationnait.

Il appela le brave Irlandais, qui remit son moteur en marche.

Tout ce monde, sauf les policemen naturellement, s'installa dans l'auto, les bandits et miss Alice a l'intérieur, sous la surveillance d'un détective.

L'autre policier et Jack sur le siège auprès de Patrick et Brixton sur le faîte. Ce fut en cet équipage qu'ils reprirent le chemin de Londres.

Le journaliste regrettait de ne pouvoir faire paraître encore une édition spéciale du *Moonlight*, mais il était vraiment trop tard.

Heureusement, il se consola en portant son reportage au *Morning Star*, quotidien du matin, qui avait la même rédaction que le *Moonlight*.

Et à l'aurore, le premier de tous, le *Morning Star* put donner un récit complet de l'arrestation de l'assassin du bijoutier Shadwell.

Jack avait accompagné ses prisonniers jusqu'à Scotland Yard, où il reçut des félicitations un peu aigres. On lui en voulait un tantinet, d'avoir usurpé le rôle de la police.

Il s'en consola et comme il avait l'intention de se fixer à Londres, après avoir été voir ses parents dans le Lincolnshire, il s'attacha définitivement Patrick en qualité de chauffeur.

Les bijoux furent retrouvés intacts et M. Nessbitt en reprit possession, mais cela ne l'empêcha pas de pleurer son vieil ami Shadwell auquel il était lié par une amitié datant de leur jeunesse commune.

Par bonheur, Lindley Shadwell, célibataire et sans parents connus, ne laissait derrière lui aucune famille éplorée.

Un mois plus tard, Harry Mumphries, l'assassin, était pendu, son frère Alfred et Razzin, condamnés l'un et l'autre aux travaux forcés à perpétuité.

Alice seule fut acquittée, la preuve de sa complicité ne put jamais être fournie aux assises. Quant à la dépêche envoyée de Sheffield, on sut qu'elle avait été mise à la poste par un commissionnaire à une heure fixée à l'avance par Harry.

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

Le mort vivant

ROMAN POLICIER

par JEAN DE LA HIRE

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge 17-4-35

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

Paraît tous les Samedis

Le roman complet
sous couverture en couleurs

0 fr. 60

J. FERENCZI & FILS, EDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

TOUS LES JEUDIS

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

0 fr. 60

le roman complet

J. FERENCZI & FILS, ÉDITEURS
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (Seine).
(*Made in France*)

J. L. — L'ÉTREINTE DANS LA NUIT, par Charles Grove.

L'ÉTREINTE DANS LA NUIT ?

POLICE et MYSTÈRE
le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS